Le Réveil

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE

L'Énigme

PIÈCE EN DEUX ACTES, EN PROSE

PAUL HERVIEU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Réveil

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE

L'Énigme

PIÈCE EN DEUX ACTES, EN PROSE

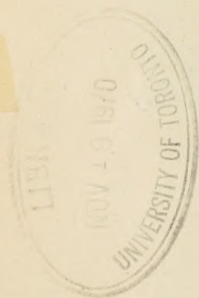


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVI


UNIVERSITY OF TORONTO
NOV 19 1970

LE RÉVEIL*

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français, le 18 décembre 1905.

A

MOUNET SULLY-ROI

Son admirateur et ami.

P. H.

Février 1906.

PERSONNAGES

	MM.
PRINCE GRÉGOIRE DE SYLVANIE. .	Mounet Sully.
PRINCE JEAN DE SYLVANIE.	Le Bargy.
SIMÉON KEFF.	Paul Mounet.
FARMONT	Louis Delaunay.
RAOUL DE MÉGÉE.	Henry Mayer.
Un Domestique.	Laty.
	Mmes
THÉRÈSE DE MÉGÉE	Bartet.
COMTESSE DE MÉGÉE.	Pierson.
MADAME DE FARMONT.	Persoons.
ROSE DE MÉGÉE.	Bergé.
Une Femme de Chambre.	Faylis.
MARIA	Lherbay.

Pour la mise en scène du Réveil, *s'adresser à M. Balcourt, à la Comédie-Française.*



Le Réveil

ACTE PREMIER

Un petit salon.

Au fond, une porte vitrée ouvrant sur une galerie. A droite, une porte à deux battants donnant une communication avec l'antichambre. A gauche, au premier plan, une fenêtre. Au second plan, la porte, sous boiserie, d'une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE FARMONT, MADAME DE FARMONT.

FARMONT, près de sortir par la droite.

Y sommes-nous?

MADAME DE FARMONT, ôtant ses gants.

Attendez que j'aie remis ma voilette.

FARMONT

Cette visite n'en finissait pas!

MADAME DE FARMONT

Heureusement que nous connaissons le chemin dérobé.

FARMONT

Qu'est-ce que la douairière de Mégée avait à vous retenir comme ça?

MADAME DE FARMONT

Elle se doute que nous pensions à sa petite-fille pour notre fils.

FARMONT

Notre situation est nette : nous n'avions encore rien dit. Évitons que les enfants s'amourachent davantage et que l'on colporte des bruits de fiançailles... Nous n'irons point, n'est-ce pas, demander la main de la jeune fille, si la

conduite de sa mère devient définitivement suspecte?

MADAME DE FARMONT

Ne venez-vous pas, comme moi, d'observer toutes sortes de manèges, des phrases à double entente, des regards équivoques entre Thérèse de Mégée et le prince Jean?...

FARMONT

Evidemment!... Nous allons être réduits à faire un gros chagrin à notre garçon.

MADAME DE FARMONT, ayant fini d'arranger sa voilette et de remettre ses gants.

Ce ne sera pas notre faute... Partons.

(Ils vont s'en aller par la droite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LA COMTESSE DE MÉGÉE, ROSE.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, entrant par le fond, suivie de Rose.

Madame de Farmont! c'est la grand'mère qui vous rattrape. J'apprends que, pour le prochain après-midi, vous vous chargez de ma petite Rose, sur votre coach...

MADAME DE FARMONT

Nous avions offert deux places au ménage de votre fils. Mais cela n'a pas tenté, cette fois, votre bru. Alors, Raoul nous a proposé la compensation d'emmener sa fille, au lieu de sa femme.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je suis toujours si heureuse d'un plaisir donné à ma petite-fille, que je vous en dis, à l'un et à l'autre, mon remerciement.

FARMONT

Oh! chère madame! il n'y avait pas de quoi quitter votre salon!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

J'ai laissé ma belle-fille avec quelques personnes dont je n'ai plus l'âge et qui sont de ses relations plutôt que des miennes. Thérèse et moi, nous nous relayons au jour que nous avons en commun... Au surplus, je vous poursuis à l'instigation de ma petite-fille. Elle n'osait pas courir toute seule après vous. (A Rose.) Allons! viens t'expliquer toi-même.

ROSE, à Mme de Farmont.

Mon Dieu! madame!... c'est pour une incertitude dont mère ne m'a pas tirée : j'ai une autre robe plus habillée que celle-ci. Mais le chapeau qui lui va est mon moins habillé...

FARMONT

Diable!

ROSE

Me trouveriez-vous assez bien mise telle que je suis là?

MADAME DE FARMONT

Parfaitement!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Vous endossez donc toutes les responsabilités en face d'un monsieur très taquin sur les toilettes de Rose?

FARMONT

Et qui cela, chère madame?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Votre charmant fils.

MADAME DE FARMONT

Roger?... Il ne sera pas de la partie.

ROSE, *anxieuse.*

Comment?

MADAME DE FARMONT, à son mari.

N'est-ce pas ?

FARMONT

Il ne pourra pas... Des occupations... des démarches...

MADAME DE FARMONT

Il va faire un voyage...

ROSE, oppressée.

Il ne me l'avait pas dit...

FARMONT

Une occasion se présente...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

En vérité !...

ROSE, avec une timide espérance.

Du moins, nous le verrons, demain soir, à dîner chez vous ?

MADAME DE FARMONT

Probablement que non...

ROSE

Ah!

FARMONT

Son départ n'était pas fixé. Nous allons savoir...

MADAME DE FARMONT

Quant à vous, mon enfant, à demain, dans l'après-midi. Votre père est prévenu que le coach ira vous prendre. (A la comtesse de Mégée.) Au revoir, chère madame!...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Au revoir!

(M. et Mme de Farmont sortent par la porte de droite. Rose essaie de gagner la porte du fond.)

SCÈNE III

LA COMTESSE DE MÉGÉE, ROSE.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, arrêtant sa petite-fille.

Rose !

ROSE

Bonne-maman ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Tu as de la peine ?

ROSE, bravement.

Non.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, lui prenant les mains.

Sois franche; sois bien confiante : tu as de la

peine parce que Roger de Farmont va s'éloigner?

ROSE

Oui.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Tu ressens pour lui une grande affection?

ROSE

Oui!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Il te rend la pareille?

ROSE

Oui!!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Vous vous en êtes fait la confidence l'un à l'autre?

ROSE

Oui!!!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Quels propos avez-vous échangés?

ROSE

Oh! bonne-maman! je vous en prie!...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je désire savoir s'il existe entre vous de la pure légèreté ou quelque sentiment profond. Ouvre-moi ton cœur. Parle! Raconte!

ROSE, *dans une sorte de songe.*

Son image me suit toujours... Quand, de loin, quelqu'un ressemble à Roger, je suis aussitôt persuadée que c'est lui qui approche... Je ne peux plus penser qu'à lui!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Tu as dit au jeune homme beaucoup de choses dans ce goût-là?

ROSE

Près de lui, je ne trouve pas de paroles. Je ne saurais que me taire si ses interrogations ne m'aidaient pas... Je me guide sur ce qu'il me dit...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Il te dit : « Je vous aime! » et tu le lui redis?

ROSE, baissant la tête.

Oui, bonne-maman.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

T'avait-il fait prévoir un obstacle du côté de ses parents?

ROSE

Au contraire!... Ceux-ci se montraient bienveillants pour moi, jusqu'à ces derniers jours où ils viennent de changer.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Ah! tu as constaté cela?

ROSE

Ce sont eux qui auront inventé de faire partir Roger!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Comment tes projets sont-ils appréciés par ta mère?

ROSE

Je ne lui en ai pas parlé.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Pas du tout?

ROSE

Oh! bonne-maman, ne me grondez pas avant d'avoir compris pourquoi j'ai été muette auprès d'elle. J'étais gênée devant les miens, je me cachais de ce qu'un étranger eût pris, dans mes affections, tant de place à leurs dépens. Je me jugeais coupable de concevoir désormais mon bonheur en dehors d'eux, ailleurs que chez eux, même loin d'eux. Mais surtout en face de mère, qui me connaît le plus, je crois continuellement sentir qu'elle a deviné un trouble si fort en moi, qui m'est si nouveau, et qu'elle me le reproche comme une ingratitude!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Tu t'es trompée. Tu t'es obstinée dans l'erreur. Et c'est déplorable!

ROSE

Je vous jure que j'ai cherché dans les yeux de mère, bien des fois, un encouragement à la consulter, un signe seulement d'indulgence!... Et

ses yeux, de jour en jour, se sont détournés de moi davantage ! Mère, qui était auparavant si bonne pour moi, toujours si tendre, comprenez-vous qu'elle ne m'adresse plus la parole ? Elle me répond à peine. Si elle ne détestait pas mon idée de mariage, d'où vient que mon seul aspect la rend sombre et que maintenant elle me fuit ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Certes, il y a un malentendu entre ta mère et toi. Il faut t'employer à ce qu'un état, très fâcheux pour nous tous, ne se prolonge pas. Saisis la première occasion de t'adresser à ta mère, tendrement et fermement. Ouvre-lui ton âme. Retiens-la devant la révélation de tes jeunes espoirs, de tes tourments déjà commencés. Je te prédis que ce ne sera pas en vain...

ROSE

Mais les parents de Roger ne seront pas ramenés à de meilleures dispositions, parce que mère m'aurait fait bon accueil ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Qui sait ?... Quand tu lui auras exposé que les

Farmont marquent un revirement, elle réfléchira, elle méditera. Elle cherchera les causes et le remède. Jette-toi dans les bras de ta mère. Vous n'aurez pas plutôt pleuré ensemble que la lumière du sens maternel se lèvera sous ses larmes et la guidera.

SCÈNE IV

Les Mêmes, RAOUL.

RAOUL, entrant par le fond, à Rose.

Fillette, il y a par là des jeunes demoiselles qui te réclament...

ROSE

Me voilà...

RAOUL

Qu'est-ce que tu as ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE, à Rose.

Va-t'en! Prépare-moi mon thé...

(Rose sort par le fond.)

SCÈNE V

LA COMTESSE DE MÉGÉE, RAOUL.

RAOUL

Qu'est-ce qu'elle a ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je t'avais conté, en riant, que je la soupçonnais d'un faible pour le jeune Roger.

RAOUL

Oui.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Ce n'est plus amusant : c'est sérieux, c'est grave...

RAOUL

Eh bien ! cette alliance est possible...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Ta femme y sera-t-elle favorable ?

RAOUL, nerveusement.

Ma femme!... Ce sera bien le moins qu'elle favorise le bonheur de sa fille, puisqu'elle se désintéresse du mien...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Qu'est-ce qui te prend ?

RAOUL

Ne faites pas attention. J'ai eu un mouvement de vivacité.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Tu as contre ta femme un grief?...

RAOUL

Ce n'est pas le mot juste... Nous causerons de cela un jour que vous aurez plus de temps...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je ne te quitte pas avant que tu te sois expliqué...

RAOUL

Comment m'expliquer? Je m'égare moi-même... Ma femme ne m'aime plus!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Tu te l'imagines!

RAOUL

On n'imagine pas qu'on souffre. Je souffre!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Mais à propos de quoi?... Qu'est-il arrivé?... Donne-moi tes raisons pour que je puisse les discuter!

RAOUL

Thérèse, qui avait été si parfaite pour moi depuis notre mariage, en est maintenant à me faire continuellement de la peine. Elle me réplique avec des brusqueries dont elle a sans doute un remords; car, l'instant d'après, son regard se voile et j'y aperçois une larme...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

C'est tout? Tu n'as rien d'autre à signaler?

RAOUL, ayant vaguement cherché.

Si!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Quoi?

RAOUL

Ma femme a des accès de gaieté stridente... des périodes d'abattement...

LA COMTESSE DE MÉGÉE, avec autorité.

Il faut en conclure qu'elle est mal portante. La vie mondaine, tous ces mois-ci, l'a surmenée. Il sera peut-être nécessaire de lui procurer un séjour aux champs. Nous allons voir. (Avec une sollicitude qui implore.) Mais, pour améliorer l'état nerveux de ta femme, commence, toi-même, à ne pas t'énerver auprès d'elle. Ne la tracasse pas. Ne sois pas à l'observer. Confie-moi le soin exclusif de la mettre en bonne voie.

RAOUL

Ah! s'il était vrai que sa désaffection envers moi ne fût qu'un mal passager, je ne m'impatienterais plus. (S'accrochant à de l'espoir.) Je m'effacerai autant que vous le jugerez bon. Faites pour le mieux, ma mère, et comptez que je vais m'interdire les questions, les instances maladroites...

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, entrant par le fond.

On me charge de vous dire, madame, que votre thé refroidit.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Merci. J'y vais.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII

RAOUL, JEAN.

RAOUL

Ton père n'arrive pas. Tu sais que je suis témoin. Voici l'heure d'aller empêcher que ces gens ne se coupent la gorge. Évite que le prince Grégoire ne se formalise en ne me trouvant pas auprès de ma mère.

JEAN

Sois tranquille.

RAOUL

Tu ne sors pas?

JEAN

Non, je reste encore, puisqu'il m'a donné

rendez-vous ici. Depuis qu'il a débarqué, hier, de l'Orient-Express, je ne l'ai vu que le temps de le mener de la gare à l'hôtel où il s'est logé.

RAOUL

Je suis, d'ailleurs, allé ce matin lui présenter mes devoirs. Je lui ai retrouvé les allures que se rappelaient mes très lointains souvenirs!

JEAN

Oui, il porte beau!

RAOUL

Ton père a été sensible à ce que je connusse si bien toutes ses tentatives héroïques pour se rétablir sur le trône de Sylvanie.

JEAN

C'est de l'histoire ancienne.

RAOUL

Nous avons aussi parlé de toi, de ton existence à Paris depuis de nombreuses années. Le prince Grégoire a eu la bonté de me dire qu'il se félicitait de te savoir traité par ma mère comme un autre fils...

JEAN

En effet...

RAOUL

Mais je bavarde au lieu de me sauver... A bientôt!

JEAN

Au revoir!

(Raoul sort par la droite.)

SCÈNE VIII

JEAN, puis THERÈSE. Resté seul, Jean jette un coup d'œil par les vitres dans la galerie, va et vient en homme qui attend quelqu'un. Thérèse arrive par la porte du fond.

JEAN

A quel propos m'avez-vous fait quitter le salon ?

THÉRÈSE

J'avais hâte d'être un peu seule avec vous.

JEAN

Qu'est-ce qui me vaut cette amabilité ?

THÉRÈSE

Je suis inquiète. Pourquoi votre père est-il à Paris ?

JEAN

Je n'ai là-dessus que de vagues renseignements.

THÉRÈSE

Quel motif le prince Grégoire a-t-il eu de s'arracher à sa retraite? En descendant du train, que vous a-t-il raconté?

JEAN

Il a vendu des forêts, une partie du domaine d'exil qu'il habite sur la frontière de Sylvanie. Il est ici pour échanger les signatures avec une banque et recevoir le prix convenu. Je n'ai, du reste, pas questionné mon père. Une fois qu'il a dit ce qu'il lui suffit qu'on sache, on n'en tirerait pas un mot de plus. Excusez-moi de ne pouvoir satisfaire davantage votre curiosité.

THÉRÈSE

Vous me répondez sèchement. Vous en serez bientôt à me témoigner de la haine.

JEAN

Sans doute, je devrais mieux supporter les

alternatives d'espoir et de déception que vous m'imposez. Mais chaque jour augmente la passion que j'ai de vous. Je suis affamé de désirs. La détresse me fait grincer des dents.

THÉRÈSE

Vous pourriez avoir quelque remords de l'état où je suis. Vos tentatives, vos reproches, ont bouleversé mon existence... L'obsession que j'ai de vous me fait vivre comme une étrangère à mon propre foyer : je ne sais plus y parler; je n'entends pas le langage qu'on y tient. Vous avez détruit ce repos moral, cette honnête tranquillité que, pendant de longues années de ménage, j'avais pris pour le bonheur.

JEAN, douloureusement.

Allons donc! Rien ne vous empêcherait d'être à moi si vous n'aimiez pas votre mari!...

THÉRÈSE

Mon mari!... La première perversion que vous m'ayez glissée dans l'âme, c'est je ne sais quel dédain coupable envers l'homme à qui j'ai

apporté ma foi conjugale, c'est une sorte de rancune honteuse! Vos serments exaltés, vos paroles brûlantes, vos insinuations aussi, m'ont fait apercevoir que, malgré le mariage et la maternité, je gardais mon ignorance de l'amour et quelque niaiserie de jeune fille. Dans la fièvre que me font éprouver vos prières et vos persécutions, j'entrevois des ciels inconnus et des fleurs que ma jeunesse n'aura pas cueillies!...

JEAN

Thérèse, vous savez où est un asile dont je dispose à l'insu de tous. Mon père lui-même ne se souvient peut-être pas qu'il a jadis acheté ce coin, dans le fond de Passy, quand il projetait de résider en France. Quelquefois déjà j'ai eu l'illusion que j'étais autorisé à vous y aller attendre, parce que, dans la manière dont vous m'aviez dit : Non, non et non, j'imaginais une chance que ce fût oui... Vous n'avez rien à redouter là. Aucun voisin ni passant dans cette rue. La loge sert de refuge à la vieille bonne avec qui j'ai balbutié mes premiers mots de français : une sorte d'esclave craintive et silencieuse... Thérèse, sur le petit pavillon, les branches d'un

grand cèdre font, en plein jour, de la nuit, pour les amants. C'est, vous dis-je, l'arbre de la science...

THÉRÈSE

Taisez-vous!... J'ai laissé tomber devant vous l'aveu d'une misérable tentation. Soyez élégant : ne ramassez pas de pareils arguments.

JEAN

Je ne me flatte pas d'être un suppliant délicat ni habile. Mais je vous jure que tout mon courage est usé. J'ai assez langui... Laissez-vous fléchir... Venez demain.

THÉRÈSE

Non, non et non! Est-ce clair, cette fois?

JEAN

Ne ne réduisez pas à l'excès du découragement. Promettez-moi qu'un jour vous viendrez.

THÉRÈSE

Jamais!

JEAN

Si vous ne songiez pas à m'appartenir, com-

ment ne m'avez-vous pas arrêté à ma première déclaration? Il fallait m'envoyer au diable, pour que j'essaie d'y guérir mon mal avant qu'il m'ait ravagé!

THÉRÈSE

Vous laissez, vous, libre carrière à votre nature, vous laissez crier vos sensations. Et vous me dictez, à moi, ce que la raison pure m'aurait commandé!

JEAN

Oui, vous deviez me chasser, le jour où j'ai, par surprise, par attentat, posé mes lèvres sur votre bouche...

THÉRÈSE

Ne rappelez pas cela.

JEAN

Pourquoi m'avoir permis de m'enivrer si longuement de votre souffle? Pourquoi, si ce n'était pas, en cela, vous promettre tout entière? Pourquoi m'avoir rendu mon baiser? Pourquoi? Pourquoi?

THÉRÈSE

Je ne suis pas à l'abri d'un vertige. Je suis faillible. Je suis impure. Je suis humaine!... Comme vous qui travaillez à corrompre la femme de votre ami d'enfance, comme vous, je suis pétrie du limon de la terre. Et vous avez le pouvoir de soulever dans mes veines les bourbes de l'instinct. Mais tout ce qu'il y a de meilleur en moi, et de noble, lutte contre vous pour me sauver. Non, je n'irai pas jusqu'au bout du parjure... Non, je ne deviendrai pas, en face de mon mari, l'impardonnable menteuse de tous les jours. Non, je n'infligerai pas à ma fille ce flétrissant contact de rentrer près d'elle au sortir de votre lit!... C'est pour ces deux êtres que je sens la bonté, l'esprit de sacrifice, intercéder dans mon âme. Heureusement, ce n'est pas pour vous!... Je vous entends gronder, protester, souffrir peut-être. Mais vous n'atteignez pas jusqu'aux sources véritables de mon abnégation, de ma pitié. Dieu merci! Ce jour-là, vous seriez trop fort!

(Un bruit de voix retentit derrière la porte de droite.)

UN DOMESTIQUE, ouvrant.

Non, monseigneur, le prince Jean n'est pas parti.

JEAN, à Thérèse.

Voici mon père.

LE PRINCE GRÉGOIRE, apparaissant.

Bon! Annoncez-moi à la comtesse de Mégée.

SCÈNE IX

JEAN, THÉRÈSE, LE PRINCE GRÉGOIRE.

JEAN, allant au-devant de son père.

Vous me demandez?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Oui, si tu n'avais plus été là, il me restait une course à faire moi-même. Va retirer ce qu'il y aurait pour moi poste restante (Il lui remet un papier.) à ce bureau et à ce nom que j'ai pris.

JEAN

Bien. (Désignant Thérèse qui redescend.) Madame Raoul de Mégée.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Oh! pardon, madame... Dans mon affairement, je ne vous avais pas aperçue.

THÉRÈSE

Monseigneur, je vous souhaite la bienvenue.

JEAN

Avant une demi-heure, je serai de retour.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE X

THÉRÈSE, LE PRINCE GRÉGOIRE.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je ne suis pas tout à fait un étranger pour vous. J'ai connu votre mari tout enfant, lorsque feu votre beau-père appartenait à l'ambassade française de Vienne. Moi, je traînais dans cette ville mon découragement de souverain dépossédé. J'étais un soldat vaincu, un fuyard...

THÉRÈSE

Vous deviez faire songer plutôt à quelque géant foudroyé. Je sais par Jean quels prodiges de valeur vous aviez accomplis...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je le gronderai : un fils n'a pas à vanter son père.

THÉRÈSE

Ah! monseigneur, vous avez pourtant écrit l'apologie du vôtre...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Il était mort...

THÉRÈSE

Oui, poignardé sur la place publique, comme votre aïeul, le prince Mathias de Sylvanie, l'avait été dans sa cathédrale...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Que voulez-vous? La maison actuellement régnante a excellé, de tout temps, à faire des morts subites dans ma famille.

THÉRÈSE

On évoquait ici ces tragiques souvenirs, il y a quelques semaines. Jean nous traduisait, entre intimes, les pages les plus frissonnantes de votre

livre. J'écoutais ce défilé de vos ancêtres assassinés sous la couronne. Je me représentais qu'en voulant la ressaisir vous aviez aussitôt rencontré le guet-apens. Pour chaque revendication que vous avez proférée, pour une lettre parue dans quelque journal d'Europe, bref, à vos moindres actes de prétendant, je me rappelais que vous aviez été assailli de nouveau, manqué, traqué encore, blessé enfin dans ce voyage d'Algérie où vous goûtiez l'oubli de la politique. C'était de quoi me préparer l'esprit à une vision qui m'arracha un cri. Cette pièce était faiblement éclairée. Votre fils, pour lire, se trouvait sous une lampe. Je le crus voir ainsi marqué, parmi nous, d'une auréole, comme les martyrs. Je me dressai pour lui faire arrêter sa lecture. Je ne pouvais plus supporter que tant de détails atroces, que ces acharnements d'un couteau de boucher, nous en fussions entretenus par celui-là même qui, après vous, monseigneur, assumera sur son corps tout le péril héréditaire.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ah! vous avez entrevu ce destin pour mon fils?... Moi, je refoule toujours les pensées qui

énervent l'action... Laissons cela!... Puis-je vous prier de me conduire auprès de votre belle-mère?...

THÉRÈSE

Elle doit s'être promis de vous avoir à elle toute seule, ici. (Apercevant sa belle-mère à travers les vitres de la porte du fond.) La voici... Vous permettez, monseigneur, que je vous quitte?

(Elle s'efface pour laisser passer, et sort.)

SCÈNE XI

LE PRINCE GRÉGOIRE, LA COMTESSE DE MÉGÉE.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *entrant, avec empressement.*

Mon cher ami!... Je vous revois enfin!...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je suis très ému par l'instant qui nous rapproche... J'en suis vraiment heureux...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Oh!... Cependant!... N'êtes-vous pas venu plusieurs fois à Paris sans songer que j'y habitais?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je n'y ai jamais fait de séjour. Je traversais la ville, comme aujourd'hui encore.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je ne vous adresse pas de reproche... J'invoquais mon excuse de m'être rappelée à vous, cette fois, dès que j'ai su votre arrivée.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Vous ne doutiez pas que je serais immédiatement à vos ordres.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je goûtais une douceur à me le persuader. Cela compensait la mélancolie qu'il y a pour une femme à se dire que jadis on l'a jugée dangereuse, que l'on a pris la fuite par crainte de son attrait, et que l'heure a sonné d'en rire avec elle devant ses mèches blanches.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Nous n'avons envie de rire ni l'un ni l'autre à un souvenir si chaste de votre part, si farouche de la mienne.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Vous n'avez donc pas oublié le moment où nous nous sommes perdus de vue, à cette date lointaine?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je revois cette soirée que l'archiduc donnait sur le Danube. Nous nous sommes dit adieu parmi les illuminations. Nos regards se sont quittés dans le son de musiques endiablées et déchirantes...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Depuis cette époque, je n'ai plus aimé que du silence autour de ma jeunesse éteinte.

LE PRINCE GRÉGOIRE

J'étais tenu par la chaîne de mes devoirs traditionnels. Mon destin qui m'avait conduit dans votre voisinage ne m'y accordait qu'une halte. L'enchantement qui émanait de vous m'avait aussitôt pénétré. Mais, ne pouvant vous offrir d'être ma femme, j'estimais trop nos deux caractères pour vous murmurer jamais une déclaration.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je n'étais accessible à rien qui ne fût vraiment honnête.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Les gens de mon espèce ne rêvent pas, non plus, des joies dérobées au prochain. On ne convoite pas l'épouse d'autrui quand on est, comme moi, celui qui, jusqu'au dernier jour, prendra l'épée pour soutenir les droits légitimes de sa race contre l'usurpateur.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Allons! Vous êtes bien tel que je me le disais quand j'ai résolu de m'en remettre à vous aujourd'hui.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Que puis-je pour votre service?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Le prince Jean a entrepris de séduire ma bru.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Oh!... De la part de mon fils, s'attaquer à la

femme du vôtre, cela me paraît monstrueux comme un fratricide... Est-ce que Jean réussit à se faire écouter?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Il est aimé, c'est évident. Je suis toutefois persuadée que ma belle-fille ne lui a pas encore cédé; et j'ai pour elle, en raison de cela, un reste de protection. Mais, avant tout, c'est sur le repos de mon fils que je veille. Il ne discerne pas la vérité, mais il se plaint de son ménage; il se tourmente. Les calamités nous menacent. Le salut serait que vous emmeniez le prince Jean.

LE PRINCE GRÉGOIRE

J'avais d'avance cette intention. Mon voyage comportait de faire repartir mon fils avec moi...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Ah!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Nous allons avoir affaire ensemble. Les événements se précipitent dans notre pays.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Que m'annoncez-vous là?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Vous êtes la seule personne à qui je ne veuille pas cacher mes espérances... Oui! Souhaitez bonne chance à votre vieil ami.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Dieu vous aide!

LE PRINCE GRÉGOIRE

J'attends le porteur du pacte décisif avec les notables.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Bientôt?

LE PRINCE GRÉGOIRE

D'un moment à l'autre. Il avait à conférer avec un groupe de nos réfugiés en Suisse. Nous avons pris rendez-vous à Paris.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Craignez les espionnages d'hôtel. Vous n'auriez pas dû choisir pour domicile un grand caravansérail.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Mon homme ne s'y montrera pas. Pour lui, j'ai un gîte bien ignoré, dont je suis propriétaire.

SCÈNE XII

Les Mêmes, ROSE.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Permettez... J'avais dit à ma petite-fille de venir vous faire sa révérence.

LE PRINCE GRÉGOIRE

J'en serai ravi.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, à Rose qui est entrée par le fond.

Salue...

(Rose fait la révérence.)

LE PRINCE GRÉGOIRE, allant à elle.

Mademoiselle, il y a dans mon pays une for-

mule que les gens de mon âge se permettent de prononcer quand on leur présente la jeune fille de la maison : « Avant que je sois né, lui disent-ils, ma mère a été une fleur de lis comme toi. Veux-tu bien que je connaisse ce parfum du front de ma mère par un baiser sur ton front? »

ROSE, *embarrassée.*

Bonne-maman?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Tends ton front.

LE PRINCE GRÉGOIRE

J'accomplis le rite jusqu'au bout, mademoiselle. *(Il lui fait l'imposition des mains aux épaules; et, l'ayant embrassée :)* Que le bonheur te soit donné, que la paix habite parmi les tiens!

ROSE, *de plus en plus confuse.*

Monseigneur... Je... Est-ce que la jeune fille a des paroles à répondre?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Elle rougit, ainsi que vous l'avez fait.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, souriant.

Et elle se retire.

ROSE

Bien.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII

LE PRINCE GRÉGOIRE, LA COMTESSE DE MÉGÉE.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Elle est sympathique...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Considérez-la donc comme rangée aussi sous votre protection. Quand saurai-je si le prince Jean ne fait point de difficultés pour vous suivre? Je ne vivrai pas jusque-là.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je vous confirmerai son départ dès que j'aurai causé avec lui.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, voyant arriver Jean.

Pourquoi pas tout de suite? Le voici...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, rentrant par la porte de droite.

Voici votre courrier, mon père.

(Il dispose sur une table dépêches, lettres, journaux.)

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je vous laisse l'examiner.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Vous voulez?...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je veux que chez moi vous vous considériez comme chez vous.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Vous ne me reverrez que porteur de la bonne nouvelle.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XV

LE PRINCE GRÉGOIRE, JEAN.

LE PRINCE GRÉGOIRE, voyant que Jean va se retirer.

Reste. (Ayant ouvert un télégramme.) Ceci est d'un émissaire dont tu connais bien le nom : Siméon Keff.

JEAN

Oui, je me rappelle...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je savais déjà qu'il avait franchi sans mésaventure les frontières de Sylvanie. Demain, il va être près de nous. Il m'informe, en style convenu, que tout va bien, que tout est prêt. Tu entends ce que cela signifie?

JEAN, saisi.

L'insurrection?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Oui.

JEAN

Je croyais que vous ne vous flattiez plus de pouvoir jamais arriver au trône?

LE PRINCE GRÉGOIRE

C'est-à-dire que l'accord ne se ferait pas sur mon nom. Mais il est possible sur le tien. C'est pour toi que j'ai travaillé. J'abdique : tu vas régner.

JEAN

Moi?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Toi!... Par précaution contre tes impatiences de jeune homme, j'ai tout préparé à ton insu... Cet après-midi même, j'ai résolu la question d'argent. Depuis bien des mois, je fais répandre ta renommée dans nos populations. On t'attend comme un beau prince, élevé à l'occident, parmi

les idées savantes et généreuses. Voilà ce que j'ai fait pour toi... Eh bien! tu ne te jettes pas dans mes bras? Tu ne me réponds que par une mine défaite?

JEAN

Mon père, vous ne m'avez pas averti du rôle que vous me réserviez.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Le jour où je te l'offre, tu n'as qu'à me remercier.

JEAN

Je vous remercie d'avoir voulu reporter sur moi vos espoirs les plus hauts. Mais, puisque vous m'avez fait connaître, là-bas, sous un jour si pur, laissez-moi garder ce caractère de légende.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Qu'est-ce que tu dis?

JEAN

Il me convient de rester le personnage idéal que l'on n'aura jamais vu venir...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Comment? A l'heure où tu es annoncé pour

le ralliement, à l'heure où l'on charge déjà les fusils, tu te déroberais?... Non! non! Tu n'as pas réfléchi. Tu ne refuses pas?

JEAN

Je refuse.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Mais c'est la conduite d'un lâche!

JEAN, s'irritant.

Ne m'outragez pas.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Tous nos compatriotes te flétriraient de même. Tu serais le prince qui manque à la foi due, le prince félon! le prince lâche! Oui! le prince lâche!...

JEAN, avec un peu de crainte révérencielle dans son audacieuse repartie.

Du moins, on ne m'infligera pas, comme à vous, le surnom de Prince Rouge...

LE PRINCE GRÉGOIRE, marchant contre lui.

Malheureux!... Je me suis toujours abstenu de représailles pour ce qu'on a dirigé contre ma

propre personne, tu le sais bien. On a mis ma tête à prix; on a lancé sur moi des meutes d'assassins. Et, vis-à-vis de cela, ma seule vengeance a été de rester vivant. Mais, tant que dura ma guerre, chaque fois que l'on a touché à l'un de mes fidèles, j'ai répondu avec le fer et le feu d'une façon exemplaire. Oui, j'ai semé la terreur; et, par elle, même en capitulant, j'ai pu encore, pour mes partisans, dicter des conditions que le vainqueur aurait frémi de transgresser. J'ai été le rude berger qui sauve son troupeau!

JEAN

Si vous teniez à m'avoir pour continuateur de vos œuvres, que ne m'avez-vous conservé sous votre tutelle, dans le sombre château d'où vous arrivez? Pour m'imprégner l'âme à votre gré, il fallait n'offrir à mes sens que l'odeur de vos bois sauvages et le concert de vos loups!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Tu me résistes et tu me braves pour une raison que tu ne me dis pas. C'est faux que tu dédaignes un avenir royal et que tu préfères croupir dans la médiocrité... Avoue plutôt que tu es retenu par une maîtresse!

JEAN

Je n'ai pas de maîtresse.

LE PRINCE GRÉGOIRE

On m'a pourtant averti que tu aimais une femme mariée.

JEAN

Je ne suis pas son amant.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ainsi, tu ne lui es même pas attaché par cette espèce de devoir que crée la reconnaissance charnelle?... Alors, ce qui domine en toi comme chez tout homme dont les désirs ne sont pas encore contentés, ce n'est aucune tendresse. C'est la clameur de l'appétit brutal... Tu te crois amoureux: tu n'es que luxurieux. Voilà chose que je ne m'arrêterai pas à respecter.

JEAN

Vous essayez en vain d'avilir le sentiment que j'ai conscience d'éprouver. J'aime avec tout mon cœur, toutes mes pensées, avec toutes les forces dont je suis fait. En dehors de l'amour, rien ne m'émeut, rien ne m'attire. Lui seul est

pour moi quelque chose d'existant. Je le regarde comme le seul bien réel.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Naïf! L'amour est une comédie qu'avec plus ou moins de conviction les deux partenaires se donnent l'un à l'autre. L'amour provient d'un aveuglement réciproque; plus que tout au monde, il est fait d'erreurs et de fumées!

JEAN

Vous n'avez jamais écouté que les passions de l'orgueil. Ne jugez point les passions plus généreuses que vous n'aurez pas connues.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Silence! Les griffes que tu as au cœur, je sais ce qu'il en coûte pour se les arracher. Je l'ai fait, tu le feras!

JEAN

Non!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je te dis que tu partiras avec moi.

JEAN

Non.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je te dis que tu me suivras.

JEAN

Non! Non!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je ne discute plus. Je te donne deux jours pour m'apporter ta soumission.

JEAN

Si votre temps est précieux, ne le perdez pas à m'attendre.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Tu m'obéiras, dussé-je dompter le fils rebelle comme un poulain rétif!

JEAN, exaspéré.

Mon père!

LE PRINCE GRÉGOIRE, intraitable.

Assez!

JEAN

Oh!

(Le prince Grégoire sort par la droite.)

SCÈNE XVI

JEAN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *entrant par la porte sous boiserie.*

J'avais eu à écrire dans ma chambre. J'ai été attirée par vos éclats de voix... Jean, je vous approuve d'avoir protesté, d'avoir refusé!

JEAN

Vous êtes témoin de l'obstination qu'il m'a fallu! Vous avez compris que je me révoltais pour vous, uniquement pour ne pas me séparer de vous!

THÉRÈSE

Moi, je frémissais contre la volonté qui prétendait rapprocher de vous le terrible héritage.

Qui sait si l'on ne vous a pas déjà fait condamner à périr par ceux qui disposent de la puissance là-bas, et qui, peut-être, ont des moyens partout? Ah! j'exècre votre père!... Oui, je l'exècre d'avoir mis votre nom en avant. S'il lui faut que la maison de Sylvanie soit restaurée, à lui d'y tâcher en sa propre personne. La mort est de son âge. Pas du vôtre! Je veux que vous viviez!

JEAN

Ah! voilà des paroles qui me font du bien. Mais, pour moi, vivre, c'est vous avoir. La vie que vous me faites mener, ce n'est plus vivre. Le refus que j'ai opposé à mon père n'est pas définitif dans mon esprit.

THÉRÈSE

Ah!

JEAN

J'ai ajourné afin de vous mettre en demeure de trancher mon sort. On m'offre d'aller m'étourdir avec les chances de triomphe ou de catastrophe. En cette minute solennelle, répétez-moi que vous ne m'appartiendrez jamais, et je cours me jeter dans la lutte!

THÉRÈSE

Oh! non! Ne partez pas!... Sortez du chemin de rencontre avec ceux qui conspirent votre mort... Renoncez à cette couronne sanglante! Renoncez! Renoncez!

JEAN

Me donnerez-vous la seule preuve d'amour qui puisse me retenir?

THÉRÈSE, tombant sur un siège.

Oh! vous abusez de mon affolement! Je vous en conjure, ne me brusquez pas!

JEAN

Je suis moi-même brusqué par la sommation de choisir mon avenir d'ici quarante-huit heures. Après-demain, je serai le fils vertueux ou bien le fils maudit. C'est demain qui décidera tout. Venez demain à l'adresse que vous savez! Demain! Viendrez-vous, demain?

THÉRÈSE, haletante.

J'étouffe d'irrésolution, de misère morale; et

vous êtes là, m'opprimant de plus en plus, m'empêchant de respirer!

JEAN

Vous m'exhortez à trahir mon père. Soyons quittes l'un envers l'autre en fait de trahisons. Est-ce dit? Répondez!

THÉRÈSE, conquise.

Vous sentez bien que je préfère tout à trembler pour votre existence!... Vous voyez bien que je suis à vous.

(Elle cache son visage dans ses mains.)

JEAN

Ah! Thérèse, montrez-moi vos yeux et regardez les miens vous prendre!

THÉRÈSE, dans un élan vers lui.

Jean!...

JEAN

A demain?

THÉRÈSE

Oui.

JEAN

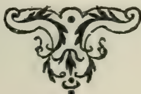
A quelle heure ?

THÉRÈSE

Je vous le ferai savoir.

(Jean s'éloigne lentement à reculons, tout son regard sur elle, et sort par la porte de droite.)

RIDEAU.





ACTE II

Le petit salon d'une villa dans un quartier de jardins. A droite, une fenêtre par où l'on voit des arbres. A gauche, la porte d'entrée. Au fond, la porte d'une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIA, puis LE PRINCE GRÉGOIRE. Au lever du rideau, Maria achève de parer la petite pièce avec des fleurs. L'entrée du prince Grégoire la fait reculer d'effarement.

MARIA

Ah!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Quoi donc, Maria? Ne me reconnais-tu pas?

MARIA

Monseigneur...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Cela te gêne que j'aie gardé une clef de chez moi et que j'y rentre sans ta permission?

MARIA

Monseigneur...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Qu'est-ce qui se passe ici? Qui est-ce qui habite ici?

MARIA

Personne d'autre que moi!

LE PRINCE GRÉGOIRE

C'est à toi qu'on envoie des roses?... Pourquoi les volets sont-ils ouverts?... Il me convenait, après ma longue absence, de trouver ce réduit dans l'obscurité, avec de la mousse aux murailles et des nichées de souris sur le parquet... Je t'avais assuré le pain et le gîte... A quels trafics te livres-tu?... Allons, si tu ne veux pas être rejetée dans la rue, réponds!

MARIA, tremblante.

Oh!... la faute n'est pas à moi... Celui qui m'a commandée, c'est le prince Jean...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Lui?... Ah!...

MARIA

Mais jamais, avant aujourd'hui, il n'avait disposé de cette maison... Jamais encore je n'ai été sa servante pour des choses défendues...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Il n'a donc pas eu la pudeur d'un prétexte en te chargeant de préparer ce salon!... Il t'a fait des confidences?

MARIA

Il donnait aussi des ordres pour la chambre...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ah! oui!... Quand l'as-tu vu?

MARIA

Vers midi...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Et quand doit-il revenir?

MARIA

Il m'a dit d'avoir disparu pour quatre heures.

LE PRINCE GRÉGOIRE, à part.

Telle est sa réplique à mon ultimatum. Et si Mme de Mégée s'est déterminée du jour au lendemain, je devine par quel marché...

MARIA

Une voiture approche...

LE PRINCE GRÉGOIRE, consultant sa montre.

Serait-ce déjà l'heure de Jean? (Allant regarder à travers le rideau.) Non, c'est le voyageur que j'attendais. (Se tournant vers la servante.) Quand tu auras ouvert à celui-ci, reste à guetter. Dès que tu apercevras mon fils, accours m'avertir...

(Maria sort.)

SCÈNE II

LE PRINCE GRÉGOIRE, seul.

Mon hôte est d'aspect bien sinistre pour cadrer avec ces fleurs. (Ayant un rictus pour articuler le mauvais présage.) Un hibou va entrer dans le nid des tourtereaux!

SCÈNE III

LE PRINCE GRÉGOIRE, KEFF.

KEFF, saluant.

Monseigneur...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Bonjour, Siméon Keff... Débarrasse-toi de ton bagage... Tu es bien portant?

KEFF

Pour vous servir, oui, monseigneur.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Tu n'as pas eu de peine à trouver ton chemin?

KEFF

Pendant mes années de proscription, je fus étudiant à Paris...

LE PRINCE GRÉGOIRE

C'est juste... T'es-tu assuré qu'on ne te suivait pas?...

KEFF

J'ai eu l'œil à cela.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ici tu seras bien caché.

KEFF

Vous n'aurez pas à m'y garder longtemps. La date que les chefs de villages proposent pour le signal du mouvement, c'est le premier jour du carême de saint Pierre.

LE PRINCE GRÉGOIRE

La semaine prochaine?

KEFF

Oui. On veut profiter de ce qu'en cette circonstance les populations se rassemblent natu-

rellement... (Débouclant une sacoche.) Là dedans, j'ai divers documents... Sur moi, j'apporte les adhésions nécessaires, le manifeste que l'on propose à votre fils...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Mon fils!... Qu'est-ce qui adviendrait si un obstacle actuellement s'imposait à lui?

KEFF

Hein?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ne me regarde pas avec cette stupeur. Il serait possible que je veuille exercer moi-même les droits au trône, dont je ne me suis pas encore officiellement dépouillé.

KEFF

Oh! monseigneur, les cœurs sont tournés vers le prince Jean, depuis qu'on a vanté sa modération à ceux qui vous ont connu terrible. Désormais, il personnifie chez nous les idées de délivrance. Son portrait a une place dans l'ombre de chaque chaumière. On mêle tout bas son nom à nos chants nationaux... On répète qu'il épousera bientôt une filleule de l'empereur...

LE PRINCE GRÉGOIRE

J'arrangeais cela, oui, ces temps-ci.

KEFF

Le règne du prince Jean est commencé dans le secret des consciences... Il vous a déjà succédé moralement. A lui d'apparaître dans le plus bref délai sur le terrain de lutte, sinon le peuple déçu ne se soulèvera pas.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je me disais tout cela, en effet!... Eh bien, apprends une chose, Siméon Keff : mon fils s'achemine en ce moment vers l'endroit où nous voici pour y réaliser la conquête d'une femme qui a mari et enfant. Celle-ci ne vient pas, j'en suis certain, sans avoir obtenu tous les engagements de fidélité pour elle, et toutes les promesses de désertion contre notre patrie.

KEFF

Vous ne permettrez pas le désastre? Vous allez ressaisir le prince Jean?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Tout me chante ici qu'il ne m'écoutera plus.

J'aurais beau détruire aujourd'hui le rendez-vous des deux amants, ils se rencontreraient bientôt ailleurs. Rien ne serait changé à l'impulsion qui les jette dans les bras l'un de l'autre.

KEFF

Celle qui va entrer ici avec l'âme craintive d'une coupable, pourquoi ne lui parleriez-vous pas comme elle le mérite? Vous la forceriez peut-être à rompre, à préférer la rupture par terreur.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Tu me suggères de la terroriser?...

KEFF

Monseigneur, je n'ai aucune idée de ce qui réussirait à ramener votre fils. Mais je vous adjure de ne penser qu'à cela. Je vous adjure au nom de tous les braves gens qui déjà sont en train d'affronter la suspicion, par dévouement à votre famille.

LE PRINCE GRÉGOIRE, dans une sombre méditation.

Tu n'as pas besoin de surexciter les sentiments qui grondent en moi...

KEFF

Monseigneur, ils sont des centaines, ils sont des milliers, j'ai des frères, j'ai des proches, qui vont être dépouillés de leurs biens, emprisonnés, décimés... Tout est perdu si votre fils ne les réunit pas immédiatement sous le drapeau de vos ancêtres pour marcher à la victoire... Monseigneur, persuadez le jeune homme!... Trouvez le moyen!...

LE PRINCE GRÉGOIRE, *avec une décision farouche.*

Je n'ai pas le choix. Je suis réduit aux pires expédients. Mais quoi? Mes ancêtres étaient des chasseurs de fauves. Leurs ruses brutales revivent en moi... Nous allons prendre un couple au piège : le mâle et la femelle...

KEFF

Qu'avez-vous conçu?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Les propos de cette femme, hier, m'ont fait entrevoir par où son imagination est facile à frapper. Elle a rêvé que la mort planait sans

trève sur Jean. Il va falloir qu'elle croie que Jean n'existe plus.

KEFF

Et après ?

LE PRINCE GRÉGOIRE

La fatalité parlant, la nécessité pressant, elle se résoudra, j'en suis convaincu, à rentrer sous le toit conjugal. Que Jean constate qu'elle a pu se passer de lui... Et j'espère qu'il sentira qu'il peut se passer d'elle!...

KEFF

Mais si la femme, au sortir d'ici, livrée à elle-même, faisait un malheur ?...

LE PRINCE GRÉGOIRE

On tâchera que non. On prendra les mesures qui seront possibles... Ah ça! qui donc a jamais regagné un trône sans jouer avec des existences humaines ?

KEFF

Vous êtes le maître. J'accomplirai vos instructions.

SCÈNE IV

Les Mêmes, MARIA.

MARIA

Monseigneur, le prince Jean arrive!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ah!

MARIA

En arrière de lui, dans l'avenue, vient une dame.

LE PRINCE GRÉGOIRE, à Keff.

Rassemble tes affaires. Emporte-les...

KEFF

Monseigneur, l'entreprise à laquelle vous

m'aurez associé contre le fils, vous vous chargez que le père m'en couvre pour tout l'avenir?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ne t'inquiète point! Passe par là!

(Keff ouvre la porte du fond. La chambre dans laquelle il disparaît est éclairée par la lumière du jour.)

SCÈNE V

LE PRINCE GRÉGOIRE, MARIA.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Toi, pas un mot, pas un signe.

MARIA

Non.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Quoi que tu entendes, ne bouge que sur un appel de moi. Tiens-toi prête à t'en aller dehors quand je te le dirai! Retire-toi dans ton logis...

MARIA

Oui...

(Elle sort par la gauche. Il sort par le fond.)

SCÈNE VI

JEAN, puis THÉRÈSE. Sur la scène demeurée vide, Jean pénètre par la gauche, et promène un regard d'inspection. Puis il revient, vers le seuil, appeler Thérèse.

JEAN

Nous sommes seuls... (Elle entre.) Vous ici!... C'est vous, enfin!

THÉRÈSE

Oui, me voici, comme je l'ai promis...

JEAN

Otez vite cette méchante voilette.

THÉRÈSE

Si vous ne voulez pas que je défaille, laissez-moi un peu me remettre.

(Elle s'abat sur un canapé.)

JEAN, l'ayant débarrassée de sa voilette, de son chapeau.

Mon amie!... Mon amour!... Ne soyez pas toute frissonnante... Assurez-moi que vous avez quelque bonheur à m'exaucer.

THÉRÈSE

Oh!... Jean!... La pensée qu'un jour, corps et âme, je me confondrais avec vous, cette pensée n'avait jamais eu en moi que l'imprécision d'un songe. Cela passait dans les brumes du lointain, de l'invraisemblable. Je ne concevais pas que le don de moi-même pourrait s'accomplir autrement que dans l'imprévu, dans une stupeur enivrée. Mais ce rendez-vous stipulé depuis vingt-quatre heures, tout ce temps laissé aux capitulations de ma conscience, c'est cela qui m'a torturée; c'est cela qui me fait vous contempler comme mon vainqueur. Et ce mot exprime un peu d'oppression de ma part et dans votre contentement un peu de cruauté... Oh! pardon de ces vilaines paroles! Je les rachèterai... Je ne suis pas venue pour être décevante.

JEAN

Entendez-moi, Thérèse! entendez que je ne

m'attribue pas de victoire tant que je n'aurai pas ramené dans votre âme la confiance et le sourire. Non, ma bien-aimée, je ne vous considère pas comme étant déjà ma possession. Dans cette première vraie solitude à nous deux, je sens comme un délice de plus que j'ai à vous conquérir tout entière, par mon humble ferveur, par mes respectueuses patiences... Faites-moi connaître chacune des ombres qu'il y aurait sous ce cher front, pour que je les efface doucement avec des baisers.

THÉRÈSE

J'ai hâte de vous avoir dit ce qui me pèse encore. Mais il ne faut pas entre nous de méprise... Jean! vous êtes-vous rendu compte qu'hier, à la minute où je me suis engagée à vous, j'ai renoncé en même temps au reste du monde? Telle que me voici, j'ai quitté ma demeure pour n'y jamais revenir... Est-ce bien cela que vous avez compris?

JEAN

Oui!... De vous, j'attendais une résolution pareille à la mienne, sans réserve ni retour...

Moi aussi, pour l'amour de vous, je n'ai plus de famille. Je rejette mes chances de régner, mes devoirs de soldat, mon honneur d'homme, pour vous, pour toi, pour toi!...

THÉRÈSE

Ah! oui! Je suis ta chose! Cache-moi aux yeux de tous. Prends-moi et garde-moi toujours!

JEAN

Je t'emporterai dans le soir qui va venir. Aucun de ceux qui nous connaissent ne nous reverra plus.

THÉRÈSE

Ah! étourdis-moi! Grise-moi!... Que je ne voie plus sur quelles ruines je vais passer!

JEAN

Je t'adore!

THÉRÈSE, s'abandonnant au bras de Jean.

Je t'adore!... (Interrompant l'étreinte.) Écoutez! (Elle indique qu'un bruit est venu à travers la porte du fond.) Il y a quelqu'un de ce côté...

JEAN

Oui. On marche. C'est la servante...

THÉRÈSE

On parle...

JEAN

Je vais voir.

THÉRÈSE

Restez avec moi...

JEAN

Laissez-moi faire... Ne vous montrez pas. (Il ouvre la porte du fond. On a fait dans la chambre l'obscurité. Jean s'y enfonce. La porte est refermée. On entend sa voix, étouffée, crier une seule fois.) A moi!

SCÈNE VII

THÉRÈSE, seule, se ruant contre la porte du fond, close au verrou.

Qui est là?... On lutte... Quelqu'un est tombé!... Ouvrez-moi, Jean!... Ouvrez!... Jean!... Répondez!... Répondez!... Il n'a poussé qu'un seul cri!... Jean!... Faites entendre votre voix!... Jean!... Il ne répond pas!... Aucun bruit! Rien! Un silence de mort!... Non!... On approche... (Elle recule avec effroi. La porte se rouvre; Keff apparaît.) Ah!... Qui êtes vous?

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, KEFF.

KEFF, debout, dans la porte restée ouverte, et l'obstruant.

Le prince Jean était épié. On a découvert, ce matin, qu'il organisait ici un rendez-vous. C'était l'occasion.

THÉRÈSE, accentuant le désespoir dans chacune des intonations successives.

Jean!... Jean!... Jean!... Jean!...

KEFF

Vous avez la preuve qu'il ne vous entend plus...

(La porte ayant été, de l'intérieur, refermée au verrou, il s'en écarte. Thérèse s'y précipite de nouveau, s'efforçant de la faire céder.)

THÉRÈSE

Dites qu'on l'a entraîné!... Dites-moi qu'il est parti! dites-moi qu'il n'est plus là!...

KEFF

Le prince Jean est là, frappé d'un seul coup, au cœur...

THÉRÈSE, *avec un cri déchirant.*

Ah!... Vous l'avez tué.

KEFF

Sa mort donne le repos à mon pays...

THÉRÈSE

Je veux le voir!

KEFF

Il y a par là des compagnons qui ne veulent pas être vus.

THÉRÈSE

Je ne regarderai que lui.

KEFF

Nous ne voulons pas des hurlements de femme sur un cadavre.

THÉRÈSE, dans une adjuration farouche.

Mais tuez-moi donc aussi! tuez-moi!

KEFF

Vous êtes en dehors de la cause que nous servons. Nous savons que vous êtes une femme mariée qui perdriez tout à nous dénoncer. Une fois dans la rue, vous ne ferez pas de bruit. Nous ne vous craignons pas : allez-vous-en!

THÉRÈSE

Je ne m'éloignerai pas... Tout est fini pour moi... Je n'ai plus qu'à mourir là, près de lui...

KEFF

Vous ne voudrez pas qu'on vienne vous reconnaître dans un lieu de rendez-vous?... Vous ne voudrez pas qu'on ait à vous détacher du corps de votre amant pour vous rendre à votre fille?

THÉRÈSE, perdant courage à cette idée.

Oh! pas cela!... Non, pas cela!

KEFF

Vous ne pouvez plus rien pour le prince Jean.

Pour vous, il importe encore de ne pas être mêlée au plus terrible scandale. Une servante qu'on a écartée va revenir d'un moment à l'autre, avec ses curiosités en éveil. Elle va rôder, et, peut-être, découvrir tout de suite la chose... Si vous êtes encore là, vous n'échapperez plus...

THÉRÈSE

Sortir!... Oui!... Il le faudrait.

KEFF

Le temps presse. Nous autres, nous avons notre intérêt aussi à être loin... Retirez-vous du passage que l'on réclame. Sauvez-vous!

THÉRÈSE, ayant fait un effort.

Je ne peux pas... Je ne tiens plus debout... Je vais tomber.

KEFF, avançant vers elle.

Je me suis chargé de vous faire partir, de gré ou de force. Je vous porterai en bas.

THÉRÈSE, vivifiée par l'horreur.

Oh!... Vos mains ne me toucheront pas...

Ne me touchez pas!... Je m'en irai... Je m'en vais...

(D'une main, elle se saisit de son manteau resté sur un siège ; de l'autre main, elle reprend son chapeau sur une table.)

KEFF, lui indiquant la voilette qu'elle oublie.

Ne laissez pas traîner ceci!

THÉRÈSE

Ah!

(Elle la saisit avec une mine de voleuse, et sort par la gauche en chancelant.)

SCÈNE IX

KEFF, puis LE PRINCE GRÉGOIRE.

KEFF, après avoir attendu que la porte d'en bas ait battu.

Monseigneur, elle n'est plus là.

LE PRINCE GRÉGOIRE, rentrant par le fond.

Tu as réussi ?

KEFF

Oui : elle est partie.

LE PRINCE GRÉGOIRE, allant regarder au dehors par le joint des rideaux.

Elle s'appuie à un mur. Elle se dirige vers le Bois. (A Keff.) Appelle Maria.

KEFF, appelant par la porte de gauche.

Maria !

LE PRINCE GRÉGOIRE

Toi, va délier mon fils. (A Maria.) Viens ici.

(Keff sort par le fond.)

SCÈNE X

LE PRINCE GRÉGOIRE, MARIA.

LE PRINCE GRÉGOIRE, *indiquant par la fenêtre.*

Cette femme, tu vas surveiller ce qu'elle devient.

MARIA

Oui.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Si elle tente quelque acte de folie : se jeter sous une voiture, par exemple... Enfin, je ne puis pas te dire... Je ne sais quoi!... Eh bien! fais alors tout ce qui sera en ton pouvoir pour l'empêcher, pour la défendre contre elle-même.

MARIA

Bien.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ne la perds pas de vue avant qu'elle ait eu assez de temps pour redevenir raisonnable...

MARIA

Compris...

LE PRINCE GRÉGOIRE

A présent, dépêche-toi!... Va!...

(Maria sort par la gauche.)

SCÈNE XI

LE PRINCE GRÉGOIRE, puis KEFF.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Cette issue est la seule pour gagner la rue... La fenêtre est barrée... On n'aura pas de peine à retenir Jean.

KEFF, revenant.

Il reprend le souffle.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Laisse-nous ensemble. Derrière cette porte, monte la garde.

(Keff sort par la gauche.)

SCÈNE XII

LE PRINCE GRÉGOIRE, JEAN.

JEAN, *entrant, blême, meurtri, suffoqué.*

Où est-elle?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Partie.

JEAN

Vous l'avez fait chasser ignominieusement?

LE PRINCE GRÉGOIRE

L'ignominie, c'était pour elle de rester plus longtemps à ta merci! L'ignominie, c'était pour toi de débaucher la femme de ton ami!

JEAN

Vous m'avez fait subir une agression sauvage, dont il vous faut maintenant vous justifier.

LE PRINCE GRÉGOIRE

Tu te moquais de moi. Je t'ai montré ce que je vaux comme bouffon.

JEAN

De quel droit m'avez-vous fait terrasser? Pourquoi, de vos propres mains, m'avez-vous bâillonné?

LE PRINCE GRÉGOIRE

J'avais à te reprendre. Je t'ai repris n'importe comment. Et je te tiens.

JEAN

Si outré que je sois de vos abominables violences, je suis encore plus confondu de votre aberration. A quoi vous servira-t-il de vous être emparé de moi pour un instant? Mon unique pensée est toujours pour cette femme : la rejoindre, me consacrer à elle...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Quand il s'agit que tu vibres pour la conquête de tout un peuple, est-ce que je t'écoute me parler femme!... La fière suite d'hommes dont nous sommes issus a rencontré aussi bien que toi les tentations adultères et les folies galantes! Aucun d'eux pourtant ne s'est attardé au plaisir ni à ramper dans les caresses... Depuis que nous sommes de maison souveraine, nos pères n'ont jamais poursuivi que cette alternative : être investis de la dignité suprême, ou mourir insurgés au champ d'honneur...

JEAN

Résignez-vous donc à ce que ce soit vous le dernier représentant d'une race d'ambitieux. Moi, qui ne crains pas plus que mes ancêtres de sacrifier ma vie avant l'heure, je ne le ferais que pour la femme que j'aime et dont je suis aimé!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Ainsi, devant cette foule de créatures qui implorent de toi le règne d'une justice meilleure et d'une misère moindre, devant ces légions héroïques et humbles, tu n'éprouveras pas un

tressaillement de mission providentielle?... Tu ne veux pas sentir ce qu'il y a de poignant et de superbe à ce que tant de regards soient tournés vers toi, prêts à s'emplir de reconnaissance, d'adoration, d'extase, à ta seule vue de maître légitime, élu de Dieu!

JEAN

Vivez avec vos utopies et laissez-moi vivre dans les sentiments naturels. Aucun bonheur ne consiste, à mes yeux, dans les apparats, les gloires artificielles, les simulacres fastueux que vous faites miroiter devant moi. Dans cet univers de mensonges et de cupidités, il n'y a que l'amour en qui j'aperçoive le sacrifice de soi-même, le dévouement sans bornes, les vraies joies, la vraie beauté de vivre et une majesté véritable pour les êtres humains!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Et notre pays? Nos partisans? Ton peuple?

JEAN

Je n'ai pas de peuple. Je ne me sens le maître et l'élu que d'une seule créature, qui s'est don-

née à moi tout entière et à laquelle je veux tout immoler!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Puisque tu te déclares incorrigible, puisque tu marcherais effrontément aux pires déchéances morales et à la dégradation publique, moi je ne reculerais pas à te séquestrer toute ta vie. Au besoin, je te ferais passer pour mort... Et, déjà, celle qui était avec toi a emporté la conviction que tu es tué!

JEAN

Oh!... vous lui avez persuadé cela!... C'est un forfait dont vous me rendrez compte. Mais j'ai d'abord à désabuser votre dupe. Je la rejoins!

(Il court à la porte de gauche.)

LE PRINCE GRÉGOIRE

Tu ne le peux plus. Elle est déjà trop loin. Et toi, tu es en cage.

JEAN

Voulez-vous me rendre la liberté, oui ou non?

LE PRINCE GRÉGOIRE

Cette porte a un geôlier. Ne rengage pas la lutte : on sait te capturer... (Jean court vers la fenêtre.) N'essaie pas d'ameuter par la fenêtre : on sait te faire muet.

JEAN

Je vous parlerai donc en suppliant. Je vous dis, parce que j'en ai la preuve, je vous dis que le plus fort des sentiments chez Thérèse de Mégée était celui de ma préservation. Ce qui lui a fait refouler les derniers scrupules de vertu, c'est l'angoisse que j'aille exposer ma vie. Si maintenant elle envisage que ma mort est consommée, si c'est mon spectre que vous avez lancé sur ses talons, voyez avec moi jusqu'où la porterait l'égarement!

LE PRINCE GRÉGOIRE

J'ai assumé la tâche que tu n'existes plus pour elle. Je l'ai mise hors de ta destinée. Qu'elle aille son chemin!

JEAN

Oh! vous avez formé un horrible espoir!...

Vous espérez, vous, la solution qui m'épouvante. Vous espérez que Thérèse va se charger, elle-même, de vous délivrer d'elle!... Je vous ai enfin compris!... Je comprends votre but en l'affolant. Je comprends votre intérêt à me détenir encore pour que votre tentative se poursuive contre elle, votre tentative de meurtre...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Prête-moi tous les desseins que tu voudras!... Si cette femme, qui est épouse et mère, ne se reconnaît pas des devoirs de famille, si le seul devoir qu'elle s'attribue est envers l'amant, si elle se tue pour toi, ce sera son crime à elle et non le mien!

JEAN

Vous m'aurez tué aussi. Je suis lié à elle dans la mort comme dans la vie. Je la suivrai dans les extravagances, dans les catastrophes où elle sera engouffrée. Vous avez mon serment que je ne lui survivrai pas!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Plutôt que tu inscrives notre nom à la page

d'infamie dans l'histoire, j'aimerais mieux te porter en terre.

JEAN, ivre de fureur.

Faites des vœux implacables. Moi, quand vous m'avez surpris, je m'exaltais à vous renier. Les liens du sang ne nous retiennent pas plus l'un que l'autre. Chacun, pour notre part, nous avons tout aboli entre nous, tout ce qui comptait du père au fils, du fils au père. Nous ne sommes plus que deux ennemis!

LE PRINCE GRÉGOIRE, envahi par une horreur.

Prends garde : il y a dans tes yeux le parricide.

JEAN, avec une expression atroce.

Je vous hais! je vous hais! je vous hais!

LE PRINCE GRÉGOIRE, répondant à cette outrance par la malédiction.

Que les événements fassent de toi ce qu'ils pourront, ce qu'ils voudront!... Retourne à l'amour, puisque c'est un trésor si certain! Cours à la recherche de ton amante!

JEAN, allègrement.

Ah!

LE PRINCE GRÉGOIRE

Disparais de ma vue!... Keff, laisse-le passer!... Va-t'en!... Va-t'en!

(Jean sort par la gauche. Keff s'élance vers le prince Grégoire dont tout l'être, un seul instant, semble s'écrouler.)

RIDEAU.





ACTE III

Même décor qu'au premier acte.
Les lampes sont allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, LA COMTESSE DE MÉGÉE.

RAOUL, quittant la fenêtre par laquelle il était à guetter.

Quelle heure est-il?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Sept heures.

RAOUL

Est-ce que Rose s'affecte aussi de ce que sa mère ne soit pas encore rentrée?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Elle est à sa toilette avec ma femme de chambre. Elle croit que sa mère, de son côté, est en train de se faire habiller.

RAOUL

Il serait temps bientôt de nous rendre chez les Farmont. Pour que Thérèse manque ainsi à son obligation, il faut une force majeure, quelque chose de grave.

LA COMTESE DE MÉGÉE

On n'a pas à se faire des idées noires sur les gens dès qu'ils sont en retard. On doit commencer par se dire que cela tient bonnement à ce qu'ils sont inexacts. Et, Dieu merci! quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, cette manière de voir est la vraie.

RAOUL

Il n'avait pas été question que ma femme sortirait, quand, au début de la journée, Rose et moi nous sommes partis en coach. Thérèse ne vous a point parlé non plus de sortir, lorsqu'on attelait pour vous. C'est vers trois heures et

demie, paraît-il, qu'elle a envoyé chercher un fiacre. Le concierge lui a entendu indiquer pour destination — mais il ne peut préciser — soit l'avenue du Bois, soit une porte du Bois...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Ta femme aura voulu profiter de l'embellie qui s'est produite vers le milieu de la journée!... Cela lui aura inspiré une décision brusque...

RAOUL

Oui, toujours ces façons impulsives, cette nervosité où vous m'avez fait discerner hier un état maladif. Actuellement, je trouve là un sujet particulier de craintes. Puisque nous considérons ma femme comme névropathe, ou comme atteinte d'hypocondrie, nous ne devions pas la laisser seule... Que s'est-il passé dans le cerveau de Thérèse?... Quelle imprudente fantaisie?... Qu'a-t-elle fait?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Elle va te le dire. Nous allons le savoir... Puisqu'elle se dirigeait dans le sens du Bois, elle avait la tentation d'une promenade, sans

doute à pied. Elle aura quitté sa voiture; et, pour en retrouver une, ç'a été plus long qu'elle ne l'avait calculé... Je serais la première, mon cher enfant, à me tourmenter s'il y avait de quoi... Mais tu vois bien que j'ai l'esprit tranquille...

RAOUL

Non, ma mère. Je vous sens comme moi pleine d'inquiétudes. Et, pardonnez-moi de vous le dire, vos propos rassurants qui ne peuvent rien apporter de positif, votre affectation de calme, augmentent plutôt mon anxiété.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

En ce cas, je ne continue point à t'agacer.

RAOUL

C'est que, ma chère mère, je ne me tiens plus d'impatience. Je ne suis qu'à plaindre... Ne m'en veuillez pas...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je ne t'en veux pas. Mais je vois que je ferais

mieux d'aller veiller à ce qu'on n'alarme pas ma petite-fille.

RAOUL

Eh bien, oui, ce sera plus utile.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE II

RAOUL, puis LA FEMME DE CHAMBRE.

RAOUL

Sept heures dix... Je n'ai plus qu'à téléphoner aux Farmont de ne pas compter sur nous.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant par la droite.*

Que monsieur ne s'effraye pas : Madame va mieux. Elle n'a rien.

RAOUL, *avec égarement.*

Qu'est-ce que vous dites?

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame s'était évanouie dans une allée du

Bois, près de Longchamps. On vient de la ramener.

RAOUL

Elle est là?

LA FEMME DE CHAMBRE

La voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉRÈSE.

RAOUL

Mon Dieu! Ma pauvre amie!... Qu'est-ce que vous avez eu?

THÉRÈSE, très pâle, entrant par la droite.

Laissez-moi gagner ma chambre.

RAOUL

Oui... certainement... On va la préparer... (La menant à un fauteuil.) Mettez-vous là, en attendant... (A la femme de chambre.) Faites chercher le docteur.

THÉRÈSE

Non! ce n'est pas la peine...

RAOUL

Mais, pourtant....

THÉRÈSE, nerveusement.

Je me remettrai toute seule... Je ne me remettrai que seule...

RAOUL

Vous êtes livide... vous êtes glacée...

THÉRÈSE

J'ai reçu tous les soins possibles dans le pavillon de secours où l'on m'avait transportée. J'ai eu un médecin, dont je n'ai pu me délivrer jusqu'à la porte d'ici, où il m'a reconduite... Que ce soit fini de s'occuper de moi!

RAOUL

C'est bon. On ne vous contrariera point! (A la femme de chambre.) Qu'on ne dise rien à Mademoiselle.

LA FEMME DE CHAMBRE

Dois-je prévenir madame la comtesse?

THÉRÈSE

Je ne veux avoir personne auprès de moi!

RAOUL, à la femme de chambre.

Attendez, pour renseigner ma mère, qu'elle ne soit plus auprès de sa petite-fille.

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV

RAOUL, THÉRÈSE.

RAOUL

Qu'est-ce qui s'est passé?... Vous êtes sortie pour secouer un commencement de malaise?... Vous aurez supposé, n'est-ce pas? qu'en prenant l'air cela se dissiperait...

THÉRÈSE

Je ne me rends pas compte... Toutes les choses de la terre tournent devant mes yeux...

RAOUL

Ma chère Thérèse, je n'ai pas la férocité de vouloir que vous me fassiez un récit... C'est moi qui vous dirai que je viens de passer trois quarts

d'heure où j'ai découvert jusqu'à quelle profondeur je vous aimais!... Et, d'ailleurs, je n'avais pas tort de trembler... Il aurait pu se faire que l'on ne réussît pas à vous rappeler à la vie... C'est une syncope que vous avez eue?

THÉRÈSE

J'ai eu l'impression que le sol s'ouvrait sous moi. J'ai cru vraiment que je mourais.

RAOUL

Oh! vous dites pareille chose d'un ton ferme, presque résigné... Mais moi, si j'étais privé de vous, qu'est-ce que je deviendrais?... Si j'avais dû ne plus vous avoir devant moi, près de moi, avec moi, si vous m'aviez été arrachée, qu'est-ce que je serais devenu?

THÉRÈSE, comme si elle découvrait qu'il existe.

Vous?

RAOUL

Mais oui, moi!... A la seule pensée que je vous aurais perdue, je deviens fou. Vous sentez que votre main s'inonde de mes larmes...

THÉRÈSE, malgré elle, émue.

Mon ami!

RAOUL

Oh! merci d'avoir eu un accent où j'ai senti quelque chose d'un peu attendri, qui me manquait depuis longtemps!... (Il lui baise les mains avec frénésie.) Ma chère femme! ma femme! ma femme!

THÉRÈSE, apercevant, dans toute son étendue, le mal qu'elle a failli causer.

Oh!

RAOUL

Voici tant de mois que je me ronge, que je dévore mon chagrin, que je désespère de vous...

THÉRÈSE, avec fébrilité.

Pourquoi?... Mais si! dites-le!

RAOUL

Je me répétais que vous n'aviez plus pour moi le moindre amour...

THÉRÈSE, de même.

Qu'est-ce qui vous faisait penser cela?

RAOUL

Tout et rien!... Ce n'est pas le moment que je vous fasse une querelle de mari... D'autant que si j'ai conçu jamais l'idée d'un reproche, ce n'est pas contre vous.

THÉRÈSE, de même.

Contre qui?

RAOUL

Je m'accusais moi-même. Je m'exhortais à comprendre que je cessais d'être aimé parce que je ne méritais pas d'être aimé toujours!... Je me désolais, en m'attribuant des torts.

THÉRÈSE, étouffant de repentir.

Vous avez toujours été bon pour moi! très bon!... En ce moment même, une fois de plus, vous êtes bon d'une manière dont j'ai une émotion inexprimable... Je... je...

RAOUL

J'abuse de vous!... Je vous empêche de retrouver le calme.

THÉRÈSE

Oui! éloignez-vous... Ne me retenez plus.

RAOUL

A tout à l'heure : le temps de nous décommander, à ce dîner...

THÉRÈSE, ne se rappelant pas d'abord.

A ce dîner?... (La mémoire lui revenant.) Non! non!... Allez-y avec Rose.

RAOUL

Je ne veux pas vous quitter.

THÉRÈSE, avec une extrême vivacité.

Si! Si!

RAOUL

Vous le voulez?

THÉRÈSE

Oui.

RAOUL

Ah!... Vous désirez avoir quelques heures d'absolu repos?

THÉRÈSE

Oui, je le voudrais.

RAOUL

Vous êtes certaine qu'il ne vous reste que de la courbature? une lassitude générale?

THÉRÈSE

Oui.

RAOUL

En ce cas, ma mère, qui n'a pas à s'absenter, suffirait pour parer à de l'imprévu... J'avertis Rose que vous avez une simple migraine?

THÉRÈSE

C'est cela.

RAOUL

Je mets mon habit; et je pars sans vous déranger.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V

THÉRÈSE, puis LA COMTESSE DE MÉGÉE.

THÉRÈSE, seule.

Moi, revenue ici!.. Chez moi! Comment y suis-je?

LA COMTESSE DE MÉGÉE, entrant par le fond.

On m'informe que vous vous êtes trouvée mal.

THÉRÈSE

Oui... (Indiquant sa chambre.) J'aspire à être par là dans le silence.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Souffrez que je vous arrête. Du moment que

vous êtes remise sur pied, je vous adjure de ne pas vous désinviter chez les Farmont.

THÉRÈSE

Vous n'y songez pas! Vous perdez de vue qu'il y a quelques instants on me ramassait pour morte!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

J'ai l'air, c'est vrai, d'être inhumaine. Mais il le faut, il y a urgence : le bonheur de ma petite-fille est en jeu.

THÉRÈSE

Le bonheur de Rose?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Vous ne vous êtes pas aperçue qu'elle aime Roger de Farmont?

THÉRÈSE

Je ne m'en doutais pas, non... J'en causerai avec ma fille, le plus tôt possible. Mais son bonheur n'est pas subordonné, j'imagine, à ma présence, ce soir, chez les parents du jeune homme.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Plus que vous ne le pensez. Ils sont tout près de conclure à l'existence d'un trouble dans votre ménage. Ils voient trop souvent votre mari et votre fille sans vous.

THÉRÈSE

Ils ne me feront pourtant pas un crime d'être malade. On n'a jamais refusé à personne le droit de se mal porter.

(Elle va pour sortir par la gauche.)

LA COMTESSE DE MÉGÉE, fortement.

Thérèse, écoutez!... Vous m'obligez donc à toucher un sujet dont je n'aurais pas voulu mettre la gêne entre nous. Thérèse, vous traversez une crise de l'âme. Votre défaillance physique a été causée par une détresse morale.

THÉRÈSE, anxieuse.

Qu'est-ce qui vous permet de dire cela?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

J'ai été informée hier, par le prince Grégoire, qu'il était à la veille d'emmener le prince Jean...

THÉRÈSE, éperdue.

Pourquoi prononcez-vous ce nom ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Dans ce que l'on m'a rapporté, je démêle que vous aurez eu, cet après-midi, un entretien avec le jeune prince dans quelque allée du Bois. Il vous aura prévenue que ses assiduités près de vous étaient finies. Et c'est une secousse sentimentale, c'est un vertige d'émotion qui vous a jetée bas...

THÉRÈSE, près de tout avouer.

Non! ce n'est pas cela! Ce n'est pas cela! Vous ne savez pas!...

LA COMTESSE DE MÉGÉE, lui coupant la parole.

Je ne veux rien savoir!... Non, je ne veux pas savoir que vous seriez descendue à des compromissions pires que je ne le présumais. Si vous aviez accepté de commettre contre mon fils la dernière des trahisons, épargnez-moi d'en avoir la certitude!

THÉRÈSE

Il suffit... Épargnez-moi aussi toute parole en plus.

(Elle tente, à nouveau, de sortir.)

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Au nom du ciel, écoutez encore : la nouvelle que le prince Jean retourne en Sylvanie, sa disparition de notre société, vont être le sujet prochain de toutes les conversations. S'il se répand que vous avez failli rendre l'âme à la date où le prince Jean prenait vraisemblablement congé de vous... si l'on a constaté qu'en effet votre place dans le monde est restée vide à cet instant-là, vos deux noms vont faire ensemble le tour de Paris.

THÉRÈSE, désespérée, violente.

Mais je sens bien moi-même tout ce qui serait prudent, tout ce qui serait sage, tout ce qu'il serait nécessaire que j'accomplisse! Mais oui! mais certainement! je le sens mieux que vous! Mais par compassion pour la tendresse que vient de me témoigner mon mari, je voudrais aussi n'a-

voir reparu devant lui qu'avec un masque d'énergie sur le visage. Comment ferai-je maintenant pour que le spectacle de l'état où il m'a vue ne repasse devant ses yeux, quand il va être question de Jean!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Votre mari vous aime. Il vous aime assez, le pauvre garçon! pour que vous lui persuadiez toutes les erreurs qui rassurent. Mais le moindre bruit qui courra sur vous aliénera définitivement la famille où votre enfant s'est choisi un époux... Allons! vous ne vous rachèterez d'avoir ressenti un amour défendu, qu'en vous dévouant à l'amour qui palpite chez votre fille, à cet amour si joliment permis et dont c'est le tour de déployer ses ailes.

THÉRÈSE

Je chancelle à toutes les idées qui m'assaillent. Je suis incapable d'agir. Je veux m'enfermer dans le noir, en m'efforçant de ne penser à rien!

(Elle va décidément gagner sa chambre, lorsque sa fille survient, en toilette pour le dîner en ville.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, entrant par le fond, oppressée.

Mère !

THÉRÈSE

Que me veux-tu ?

ROSE

Je sais que vous êtes fort souffrante et que je ne devrais pas vous importuner. Mais je suis trop malheureuse !

THÉRÈSE

Toi ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Qu'est-ce que l'on t'a fait ?

ROSE

Beaucoup de peine! Plus que je n'en peux supporter!

THÉRÈSE

Voyons, Rose, explique-toi!

ROSE

Mais, en vous parlant, ne vais-je pas trop aggraver votre malaise?

THÉRÈSE

Ne t'occupe pas de ça!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je viens d'avertir ta mère du projet qui te tient au cœur.

ROSE

Ce projet, paraît-il, est condamné. Déjà, tantôt, on avait empêché Roger de se montrer à la partie dont j'étais. Ce soir, on lui interdit de dîner chez lui, parce que je vais y être. On l'envoie faire un voyage interminable. C'est de moi qu'on l'éloigne, sans lui fournir de motif précis. Mais

il a cru comprendre (A Thérèse.) que l'opposition à notre mariage provenait de vous.

THÉRÈSE

De moi?

ROSE

C'est ce qu'il m'écrit, avec ses adieux.

THÉRÈSE

Donne cette lettre.

ROSE, indiquant.

Voici le passage où il tâche de s'expliquer la résolution de ses parents.

THÉRÈSE, ayant lu.

Son père et sa mère lui ont semblé ne pas avoir eu à se louer de moi... Les difficultés seraient de ma part...

ROSE

Vous rappelez-vous avoir dit un mot, fait une chose, qui aient pu être mal interprétés?

THÉRÈSE, dans une gêne lamentable.

Je ne l'ai pas senti... Je ne l'ai pas su... Je ne peux dire...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

N'insiste pas. Tu vois bien que ta mère n'a pas l'intention de te faire obstacle.

ROSE, *se jetant aux genoux de sa mère.*

Oh! pardon d'avoir douté de votre indulgence pour moi, de votre parfaite bonté!... Pardon surtout d'avoir eu un secret pour vous! Mais combien de temps suis-je restée sans m'avouer à moi-même la signification de ce que j'éprouvais?... J'aimais! J'étais aimée! Était-ce moi? Était-ce bien moi qui me sentais à ce jour-là? J'avais peur de faire envoler le charme si j'en parlais... Bonne-maman m'avait devinée...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

J'ai toujours été sa vieille confidente.

ROSE

Près de vous, mère, je me taisais par effarement, par maladresse, mais non par un vilain sentiment... Je vous en supplie, pardonnez-moi!

THÉRÈSE

Mais, je ne te fais pas de reproche... Je te caresse. Je t'embrasse. Je t'écoute...

ROSE, insinuante.

Roger demande une chose dans sa lettre... Mais puisque vous n'êtes pas en bonne santé, vous allez trouver que c'est impitoyable à moi de vous demander aussi cette chose...

THÉRÈSE

Qu'est-ce que c'est?

ROSE

Roger n'entrevoit plus qu'un espoir qu'on ne le mène pas s'embarquer demain matin : ce serait que, vous et mon père, vous restiez un peu avec ses parents, après le départ des autres invités, à la fin de cette soirée-ci...

THERÈSE

Ce soir!... Tout de suite!...

ROSE

Oui.

THÉRÈSE

Quand même je m'imposerais cette démarche, quel résultat peut-on en attendre?

ROSE

Vous diriez les paroles qui dissiperaient le malentendu, qui réconcilieraient avec vous, qui prépareraient peut-être à s'attendrir. Lorsque vous vous en iriez, Roger serait encore là pour tenter un effort, son dernier effort avant qu'on l'ait décidément séparé de moi.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Thérèse, souvenez-vous de toutes mes exhortations : faites ce que votre fille implore de vous...

THÉRÈSE

N'êtes-vous pas témoin que j'appelle mes forces, que je cherche ma volonté ?

ROSE

Mère, je m'en veux de vous voir malade et de ne pas avoir pour vous les ménagements que je devrais. Mais mon insistance vous prouve justement combien je suis agitée, anxieuse, désolée ! Si je ne devais plus revoir Roger, j'en aurais une peine trop affreuse !

(Elle éclate en sanglots.)

THÉRÈSE

Tais-toi! Ces plaintes dans ta voix m'arrachent les entrailles. Oh! tais-toi! Je vais aller là-bas. J'y tenterai tout ce qui sera en mon pouvoir... Mais ne gémis plus! Ne pleure plus!...

ROSE

Non! petite mère!... Grâce à vous, je reprends courage.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, à Rose.

Va sécher tes yeux, mignonne; et achève de t'apprêter.

ROSE

Oui... (A sa mère.) Je vous quitte, mais ce n'est pas fini de vous embrasser.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII

THÉRÈSE, LA COMTESSE DE MÉGÉE.

THÉRÈSE, dans un gémissement profond, dans un élan de tout son être.

Ma fille!... Ma petite Rose!...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Faites diligence. Jetez-vous dans une autre robe. Allez vite!...

THÉRÈSE

Oui.

(Elle sort par la gauche. La comtesse de Mégée gagne un siège, où elle tombe en pleurant d'une émotion heureuse.)

SCÈNE VIII

LA COMTESSE DE MÉGÉE, RAOUL.

RAOUL, entrant par le fond, en habit.

Au revoir, maman... Pourquoi êtes-vous en larmes ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Rose vient de nous émouvoir, sa mère et moi...

RAOUL

Thérèse était restée là ?...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Oui, j'étais survenue, puis ce fut la petite qui se lamentait. Elle avait en tête que son amour rencontrait une hostilité de ta femme.

RAOUL

Il n'en était rien ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Mais non!... Et même l'explication entre la mère et la fille a eu un excellent effet. J'ai vu la preuve nouvelle que, chez Thérèse, ce sont les nerfs seulement qui sont troublés. Du fait que sa fibre maternelle a vibré, un bien-être, une force, lui sont revenus. Elle a décidé qu'elle irait dîner avec vous...

RAOUL

Il ne faut pas. C'est de la témérité. Je vais lui déclarer que je m'y oppose.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Laisse-la... Elle est mieux en situation que toi d'apprécier ce qu'elle peut faire. Que risque-t-elle dans un salon où sa fille et toi vous serez? Sinon, tu vas la rejeter dans l'accablement.

RAOUL

Soit!... Alors, elle est à s'habiller?

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Depuis un moment.

RAOUL

Elle va nous faire arriver à une heure dont nous n'aurons pas de compliments. J'ai envie d'aller en avant l'excuser.

(Il sonne.)

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Que diras-tu ?

RAOUL

Je ne mettrai, parbleu! pas la santé de ma femme en cause. J'incriminerai une visite qui ne s'en allait pas.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Parfaitement.

RAOUL, au domestique qui est entré par le fond.

Avertissez chez ma fille que je passe la prendre, et apportez-moi mon pardessus, mes gants, mon chapeau... (Le domestique sort.) Je ne vous cacherai pas, ma chère mère, que la rentrée

de Thérèse, malgré son caractère si angoissant pour moi, m'a donné une sensation d'une douceur inattendue... Et un instant, son regard, un mot d'elle... Ce ne fut qu'un éclair, mais ce fut quelque chose qui n'était plus absent comme d'habitude, quelque chose qui rétablissait un peu de solidarité entre nous.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Mais oui, mon fils. Les nuages passent. Il y aura du soleil encore sur ta vie.

LE DOMESTIQUE, revenant par le fond.

Mademoiselle a répondu qu'elle était prête.

RAOUL

Vous ferez dire à Madame que je vais lui renvoyer la voiture. (Le domestique sort.) Au revoir, ma mère.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Va, mon enfant.

(Raoul sort par le fond.)

SCÈNE IX

LA COMTESSE DE MÉGÉE, JEAN.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Qu'est-ce qui vous amène à cette heure?... Vous êtes haletant!... hagard!

JEAN, entré par la droite.

Je suis fort ému, en effet, de l'accident que je viens d'apprendre. Je passais devant votre porte. J'ai demandé si votre belle-fille recevait... J'ai su ainsi dans quelles conditions elle est rentrée... Je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Nous sommes rassurés maintenant. Thérèse n'aura eu qu'un mal passager. Ce ne sera rien.

JEAN

Vous comprendrez que j'aie à cœur de lui exprimer quelle part je prends...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Je lui dirai votre empressement...

JEAN

Je serais heureux de pouvoir, tout de suite, le lui dire moi-même.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

J'ai le regret de vous répondre que c'est impossible. Thérèse ne vous recevra pas.

JEAN

Pourquoi? puisque je tiens de vous qu'elle est remise...

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Oui, sans doute... Mais la commotion qu'elle a éprouvée exige des ménagements. La moindre conversation lui imposerait un trop grand effort.

JEAN

Je me serais borné à lui dire un mot de sympathie, à lui serrer la main!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Non, Jean!... Il ne faut plus que Thérèse soit troublée... Il faut la laisser en repos.

JEAN

Si ancienne que soit mon amitié, je n'en suis pas autorisé certainement à me rendre importun. Je vous prie seulement de faire savoir à votre belle-fille que je demande de ses nouvelles. S'il lui plaisait de m'en donner elle-même, c'est bien le moins qu'elle soit prévenue que je suis en ce moment chez elle!

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Thérèse a dû s'assoupir. On ne peut pas l'informer de votre visite si elle dort... Nous avons même eu tort de causer si près de sa chambre. Quittons cette pièce. (Au domestique qui entre.) Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE

Monseigneur le prince de Sylvanie est là.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Dites que, son fils et moi, nous nous rendons près de lui. (Le domestique sort.) Eh bien, Jean, venez-vous ?

JEAN

J'ai à vous déclarer, madame, qu'il y a rupture entre mon père et moi.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Ah! bah!... Ne puis-je rien pour faciliter une réconciliation ?

JEAN

Non, madame. Ne cherchez pas à nous remettre en présence. La rencontre lui serait aussi odieuse qu'à moi.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Alors, puisque je ne puis être aux deux visiteurs en même temps, reconnaissez que c'est à votre père que je me dois.

JEAN

Parfaitement... Je reconnais que je n'ai plus qu'à me retirer.

LA COMTESSE DE MÉGÉE

Oui... Jean... Excusez-moi.

(Jean va pour sortir par la droite ; mais voyant la comtesse de Mégée, dans un empressement sans défiance, partir déjà par le fond, il reste.)

SCÈNE X

JEAN, puis THÉRÈSE.

JEAN, seul.

Enfin! (Il aperçoit Thérèse qui entre par la gauche, et la salue d'un profond cri de joie.) Ah!

THÉRÈSE, dans un élan pareil.

Vous!... Vivant!... Par quel miracle?

(Jean s'est immobilisé. Son regard sur Thérèse l'a brusquement parcourue, des pieds à la tête. Thérèse, glacée à son tour, ramène avec des doigts tremblants son manteau de soirée sur sa gorge nue.)

JEAN

Mon père avait organisé ce complot. Mais vous, pour que je ne m'effondre pas en vous

voyant ainsi parée, dites-moi que vous ne m'avez pas cru mort!

THÉRÈSE, accablée.

Je l'ai cru!

JEAN

Vous m'avez cru mort, et vous vous faisiez belle!

THÉRÈSE

L'instant où je vous revois est un instant sacré. N'y prononcez rien qui lui donne le goût de fiel.

JEAN

Tout me faisait croire que c'était là une chambre de malade et de morne solitude. J'ai encore dans l'oreille mon nom crié par vous comme un appel de jugement dernier, alors que, tantôt, je tressaillais sous mes liens et sous mon bâillon. Vous, qui d'une voix surnaturelle me souleviez de cette tombe, est-ce vous-même que je retrouve ainsi partant pour une réunion mondaine?

THÉRÈSE

Ne continuez pas! Oh! taisez-vous!

JEAN

Quoi? vous alliez faire figure, prêter attention, causer, sourire?... Thérèse! comment avez-vous pu? Comment pouviez-vous?

(Il fond en larmes.)

THÉRÈSE

Ah! ne me montrez pas cette douleur! Je ne peux pas vous consoler. Je redoublerais votre peine, au contraire, si je tentais de vous expliquer ma conduite, puisqu'elle s'est inspirée de ce que j'ai ressenti pour d'autres que vous!

JEAN

Vous pensez bien que, dans ma course folle à votre découverte, mon unique espoir, mon souhait ardent, c'était que vous vous fussiez abstenue de l'acte irréparable... Pour chasser les images où vous m'apparaissiez défigurée par le suicide, je me disais que votre raison peut-être l'aurait emporté sur les élans possibles. J'aurais trouvé parfait que vous vous fussiez traînée jusqu'ici, comme les créatures blessées regagnent instinctivement le gîte. Mais je n'avais pas prévu que vous auriez tant d'aimable vaillance, ni que

le deuil que vous porteriez de moi serait si décolleté!

THÉRÈSE

Jean! vous n'avez pas assisté à mon calvaire. Vous ignorez l'enchaînement des choses qui m'ont fait leur obéir. Et, du reste, moi seule suis en état de mesurer les influences qui se sont emparées de moi depuis que l'on m'a rapportée dans cette demeure... Sachez, du moins, que j'ai voulu mourir... Lorsque je suis tombée sur ma route, j'allais devant moi, pour me noyer...

JEAN, *d'un ton adouci.*

Thérèse!...

THÉRÈSE

S'il est d'autres femmes qui, dans les mêmes alternatives, se seraient comportées mieux, que Dieu me juge en regard d'elles. Pour moi, j'ai fait mon possible, j'ai fait ce que j'ai pu.

JEAN, *après un temps.*

J'ai eu tort, sans doute. J'ai cédé à un mouvement irréfléchi. L'impression que je n'ai pas contenue, cette impression passera...

THÉRÈSE, fermement.

Non! elle ne passera pas.

JEAN

Qu'en savez-vous? Pourquoi le décider?

THÉRÈSE, avec une autorité morne.

On a jeté du poison dans les sources de notre amour. Les autres amants vivent dans la pensée qu'ils sont inséparables. Ils marchent endormis dans le prodigieux songe. Vous et moi, nous en sommes réveillés. Lorsque vous surgissez de la mort, vous me voyez pactisant contre vous avec les vivants. Et moi, j'ai la révélation que vous auriez disparu sans que le cours de ma vie en fût arrêté, ni seulement détourné pour un soir!... Le mot qui dit toujours, les mots qui promettent l'infini, tous les grands mots se figeraient sur le rouge que je viens de mettre à mes lèvres... (Se dérobant à l'approche qu'il essaie.) Maintenant que je ne peux plus croire que ma passion pour vous était une foi suprême, maintenant que je ne rêve plus que vous étiez mon maître unique et mon dieu, maintenant que je n'ai plus ces folles

excuses, je serais un monstre de vouloir encore vous immoler les miens!... (Reculant devant lui, et avec plus de résolution encore.) J'ai pitié de mon mari. Et, par les bras de ma fille, je viens de me sentir à jamais enlacée!...

JEAN, après s'être interrogé durant une marche fébrile.

Mon désespoir, c'est que je ne trouve pas de paroles pour vous démentir... Oui, nous avons aperçu entre nous la lueur d'abîme... Je ne dirai pas que je ne vous désire plus : l'instant où nous avons été si près l'un de l'autre ne peut qu'avoir augmenté mon appétit sensuel. Mais je poursuivais aussi en vous l'idéal, l'absolu; et voilà que, dans mon envolée infinie, je me suis meurtri à des bornes... A la place de mes exaltations, je ne me contenterai pas d'un sentiment déchu!... L'hymne de joie qu'on a interrompu ne revient, plus chanter en moi. Un froid ici tombe des choses sur qui fut mon enthousiasme. Une ironie, dans l'air, se dégage des plis de cette robe, de son parfum, que vous portiez en ville aux heures mêmes où j'avais été soi-disant condamné à ne jamais plus le sentir... (Découvrant quelque chose d'essentiel.) Oh! nous n'avons perdu que des illu-

sions, et c'est l'amour que nous ne retrouvons pas!

THÉRÈSE

Mon ami! mon ami! cette fois, il a pénétré véritablement de la mort à l'endroit où nous sommes!

LE DOMESTIQUE, entrant par le fond.

La voiture attend Madame.

(Il sort. Thérèse va ouvrir la porte de gauche et, d'un signe, appelle la femme de chambre.)

JEAN

Nous nous reverrons?

THÉRÈSE

Non.

(La femme de chambre apporte à Thérèse un éventail, lui rajuste le manteau sur les épaules, et sort par la porte de gauche en la laissant ouverte.)

JEAN, à demi-voix.

Oh! ce n'est pas le moment où nous nous disons adieu?

THÉRÈSE

Si!... Comme dans une chambre mortuaire :

sans bruit, sans geste, sans un mot; rien qu'une pression muette des mains...

(Thérèse et Jean échangent une poignée de main silencieuse. Elle sort par la droite. Il tombe sur un siège en sanglotant.)

SCÈNE XI

JEAN, LE PRINCE GRÉGOIRE.

LE PRINCE GRÉGOIRE, venant du fond vers la sortie et marquant une surprise de trouver là son fils.

Jean!

JEAN, se redressant.

Ah! vous venez contempler votre ouvrage... Eh bien, oui! c'est fait : elle et moi, nous ne nous reverrons plus. Je crie de douleur et de déchirement!... Glorifiez-vous!

(Il retombe, le visage dans les mains.)

LE PRINCE GRÉGOIRE

Je t'ai donné la sensation surhumaine de voir comment la compagne rêvée suivait tes propres

funérailles. Reconnais maintenant que sa place était à son foyer, et que ta place à toi, dans toute sa grandeur, est sous le ciel de chez nous... Tu as insulté à mes clairvoyances, tu as été sacrilège envers moi! Mais tu souffrais, tu souffres encore... Enfant! porte désormais la tête haute devant tous et devant moi. (Il lui saisit une main, et, la baisant :) Mon petit roi!

RIDEAU.





L'ÉNIGME*

PIÈCE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français, le 5 novembre 1901.

A

MADAME JULIA BARTET

Mon admiration et mon amitié

dédient respectueusement cette pièce.

P. H.

Décembre 1901.

PERSONNAGES

	MM.
RAYMOND DE GOURGIRAN.	Silvain.
MARQUIS DE NESTE.	Le Bargy.
GÉRARD DE GOURGIRAN. .	Paul Mounet.
LAURENT, garde-chasse.	Ravet.
VIVARCE	Henri Mayer.
Un Domestique	Laty.
	Mmes
LÉONORE DE GOURGIRAN.	Bartet.
GISELLE DE GOURGIRAN. .	Marthe Brandès.

A la campagne, de nos jours.



L'Énigme

ACTE PREMIER

Un salon, dans un pavillon de chasse datant du XVe *siècle. — A gauche, au premier plan, une étroite fenêtre ne s'ouvrant pas, à vitraux, et à meneaux de pierre; au second, obliquement, une porte en arceau profond, donnant sur le jardin. — Au fond, une haute cheminée, surmontée d'un portrait de famille. A droite de la cheminée, une baie fermée par une portière de vieille tapisserie. A droite, au premier plan, une bibliothèque; au second, une porte. — Tables, sièges, lampes allumées.*

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENT, puis GÉRARD, puis RAYMOND, entrant l'un après l'autre par la porte de droite, second plan.

GÉRARD

Bonsoir, Laurent.

LAURENT

Le domestique m'a fait entrer ici. J'avais demandé à voir l'un de ces messieurs, quand ils auraient fini leur dîner...

GÉRARD

Oui, c'est bien. (Entrée de Raymond.) Voici mon frère aussi. Nous te recevons avant que l'on soit revenu de table. Si tu n'en as que pour quelques minutes, tu ne nous déranges pas... Qu'est-ce qui t'amène?

LAURENT

Monsieur Gérard, je sais aujourd'hui quels sont ceux qui braconnent sur le domaine. C'est toute une bande de charbonniers, qui campent en ce moment sur la lisière des hêtres.

RAYMOND

Il ne s'agit pas d'être renseigné sur eux, mais de leur mettre la main au collet.

LAURENT

Monsieur Raymond, je m'emploierai à ça,

cette nuit. Mais j'aurai affaire à des gens comme il n'y en a pas de pires. Alors donc, s'il doit m'arriver que j'y sois de ma peau, j'avais besoin que ces messieurs sachent d'avance à qui la faire payer. A présent, je m'en rapporte à eux, et voilà qui est dit.

GÉRARD

Tu seras bien assisté de ton camarade?

LAURENT

Il est rentré malade, avant la soupe. Il ne tient pas debout. Il ne se retrouvera pas sur pied, sans doute, avant deux ou trois jours.

RAYMOND

Eh bien! attends qu'il soit rétabli. Ne te risque pas à opérer sans compagnon contre des malfaiteurs dangereux.

LAURENT

Est-ce que je peux les laisser, cette nuit, jeter le traîneau, comme j'ai appris qu'ils y comptent, sur tout ce pauvre gibier, dans le quartier des Cinq-Champs et dans celui du Moulin-Brûlé!

RAYMOND

Nos meilleures remises!... Les canailles!...

GÉRARD

Tu as raison, Laurent, on ne les laissera pas faire! (A Raymond.) Nous l'escorterons, hein?

RAYMOND

Parbleu, oui!... (A Laurent.) A quelle heure faudra-t-il être en route?

LAURENT

Comme ces gens-là travailleront aussitôt après le coucher de la lune, j'ai décidé de partir sur les quatre heures et demie.

RAYMOND

A cette heure-là, viens nous prendre devant le perron. Nous déciderons s'il faut emmener un chien. Je descendrai une lanterne que j'ai là-haut. Et maintenant, va faire un somme... Qu'est-ce qui te retient?

LAURENT

Vrai, si ces messieurs me permettaient d'avoir une opinion, ce serait qu'ils restent tranquille-

ment couchés... Là-bas, on peut leur tirer dessus...

RAYMOND

Eh bien! nous serons trois à riposter. Tu ne trouvais pas mauvais pour toi d'aller seul.

LAURENT

Moi, je suis garde, je suis commandé par mon service.

GÉRARD

En face des coups de feu, il n'y a plus ni maîtres ni serviteurs : il y a ceux qui marchent et ceux qui flanchent... Est-ce compris?

LAURENT

Oh! je sais bien que ces messieurs n'ont pas froid aux yeux!

GÉRARD

Bon!... Alors, mon garçon, à tout à l'heure.

RAYMOND

Et, comme nous, charge ton fusil avec du gros plomb.

LAURENT

Monsieur Gérard, monsieur Raymond, à quatre heures et demie de la nuit, votre garde Laurent sera là.

(Il sort par la porte du jardin.)

SCÈNE II

GÉRARD, RAYMOND.

GÉRARD

Tenons nos femmes dans l'ignorance de notre expédition.

RAYMOND

Oui, certes! Elles pourraient s'en alarmer plus que de raison. Arrangeons-nous pour que, dans leurs chambres, elles n'entendent pas que nous sortons des nôtres.

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉONORE, entrant par la droite, second plan, au bras du MARQUIS DE NESTE, puis GISELLE, entrant au bras de VIVARCE, puis UN DOMESTIQUE, apportant le courrier.

LÉONORE

On peut entrer?... Il n'y a plus avec vous de grosses bottes, ni de casquette sentant le velours mouillé?

GÉRARD

Non, ma femme.

GISELLE

Vous en avez terminé avec les rapports de chasse?... les organisations de chasse?

RAYMOND

Oui, ma femme... (Il reçoit le courrier des mains du domestique et lit d'abord les adresses des bandes de journaux.) « Marquis de Neste... Marquis de Neste... » (Au marquis.) Mon cousin, voici vos journaux. (Tendant une lettre à Gérard.) De l'armurier, pour toi... (Tendant une lettre à Vivarce.) « Monsieur de Vivarce, en résidence chez Messieurs de Gourgiran... »

VIVARCE

Je reconnais le style précis de mon notaire.

RAYMOND

Et puis, pour madame de Gourgiran... madame de Gourgiran... (S'adressant aux deux femmes.) Des prospectus à vous partager.

LE DOMESTIQUE

Le facteur demande s'il y a des lettres à remporter.

RAYMOND

Faites-le attendre. J'ai un petit reste de correspondance à terminer. (Il sort par le fond.)

GÉRARD, ayant achevé de lire sa lettre.

Moi aussi, il faut que je récrive pour cette commande de cartouches... (Le domestique sort par la droite, second plan.) Vous nous excusez, n'est-ce pas?

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV

NESTE, VIVARCE, GISELLE, LÉONORE.

GISELLE

La chasse! toujours la chasse!...

VIVARCE, aux femmes.

Comment empêcheriez-vous ces murs eux-mêmes de vous en parler, de vous en rebattre les oreilles, puisqu'ils ont, de naissance, constitué un rendez-vous de chasse?

NESTE

Oui, c'est bien ainsi que cette demeure est qualifiée sur les anciens papiers qui témoignent d'un don royal aux ancêtres de Raymond et de Gérard : *Rendez-vous de chasse du roi Charles...*

Mais mon imagination, à moi, choisit; et elle écoute, dans ces murailles, moins des souvenirs de chasse que des souvenirs de rendez-vous.

VIVARCE

Vous supposez que, de règne en règne, ces lambris auraient reçu les soupirs d'Agnès Sorel? de Diane de Poitiers? de la belle Fosseuse?

NESTE

Mes suppositions sont plus téméraires encore : cette retraite cachée au cœur des bois, les percées profondes par lesquelles on y parvenait, non loin d'un château de la Cour, tout cela me fait songer à du secret plus raffiné, à des maîtresses moins avouées que celles en titre... A mon sens, un mystère particulier se respire en ce lieu si discrètement isolé!... Et je me dis que le caprice royal devait s'en servir pour y tromper les favorites elles-mêmes, dans des liaisons qu'ignorerait l'histoire, avec telle ou telle amoureuse à jamais inconnue.

LÉONORE

Ah! mon cousin, faut-il que vous ayez l'im-

moralité dans les moelles pour évoquer ici un autre démon que celui auquel obéissent nos maudits chasseurs de maris!... Mais cet édifice, où ils nous tiennent six mois par an, n'a jamais pu avoir qu'une seule raison d'être : sa proximité de forêts à sangliers, d'étangs à sarcelles et de plaines à perdreaux.

GISELLE

Et, par respect d'un bâtiment historique, nous nous sommes interdit de rien y changer... Comme c'est commode de n'avoir sous ce toit que les quatre chambres nécessaires à nos deux ménages, et une petite piécette qui ne pourrait même pas servir à coucher une chambrière, puisque c'est une antichambre pour entrer chez Léonore et chez moi!... Il nous a fallu construire, pour nos gens de service, des logements à part... (Souriant à Neste, puis à Vivarce.) Et notre hospitalité souffre de reléguer, dans une annexe, les chers invités qui veulent bien nous venir.

VIVARCE

Ah! ce sont surtout vos enfants que vous regrettez de n'avoir pas sous l'aile...

GISELLE

Mes garçons et celui de Léonore, heureusement, sont trois petits hommes déjà. Et le pavillon où ils habitent là, avec leur précepteur, est tout de même bien près.

LÉONORE, se couvrant la tête d'une dentelle.

Il n'est que temps, Giselle, d'aller leur dire bonsoir.

(Elle sort par la porte du jardin.)

GISELLE, à Léonore.

Je vous suis... (Aux autres.) Nous vous laissons seuls pendant quelques minutes. N'en profitez pas pour dire trop de mal de nous!

(Elle sort par la porte du jardin.)

SCÈNE V

NESTE, VIVARCE.

NESTE

Les chères mignonnes! Je ne leur veux que du bien... En épousant mes jeunes cousins, elles m'ont recréé une famille. Puisque la femme dont je suis veuf ne m'a point donné d'enfant, ma race ne va survivre qu'en ligne collatérale, par Raymond et Gérard. D'ailleurs, ils sont dignes de mon estime et de mon héritage. Je les crois eux-mêmes bien intentionnés envers moi; et je me flatte qu'ils n'aient point trop hâte de me voir mourir...

VIVARCE

Certes!... Quelle idée!...

NESTE

Oh! pourtant, si tout à l'heure ils me retrouvaient frappé d'apoplexie dans ce fauteuil, je préfère ne point me dépeindre la figure qu'ils feraient... Non, je vous assure! Pour des chasseurs aussi déterminés, il y aurait tout de même une sensation de victoire à étendre, sur le carreau, le gibier que je suis.

VIVARCE

Vous calomniez leurs cœurs!

NESTE

Vous êtes leur ami depuis le collège, vous êtes à présent devenu leur inséparable : ce serait votre rôle de les défendre si je les attaquais. Mais je plaisante; et je n'ai en vue que de vous édifier, d'abord, sur une notable différence entre mon tempérament et le leur.

VIVARCE

Je m'en suis bien aperçu tout seul.

NESTE

N'est-ce pas? On ne croirait point que nous

sortions d'une même souche, ni physiquement, ni moralement!... Vous souriez?

VIVARCE

Non pas!

NESTE

Si!... Vous avez lu quelque part que la plus aimable de mes grand'mères, issue de l'auteur commun entre les Neste et les Gourgiran, fréquenta jusqu'à l'excès Crébillon le fils et Rousseau, d'Alembert et le jeune chevalier de Parny. Et vous pensez que, par là, mon sang s'additionna de philosophie naturelle et de libertine indulgence? Peu importe!... Ce qui est certain, c'est qu'ici je ne me plais plus que dans le frou-frou de femmes dont mes jolies cousines entourent ma vieillesse. J'aime à considérer leurs gestes harmonieux, leurs corsages précis, leurs robes évasives, ce qu'elles ont d'idéal par les yeux, et de félin, avec leurs blanches dents, leurs brillantes crinières où, sans doute, on s'électrise les doigts. Le spectacle de ces deux créatures me fait retrouver mes souvenirs les plus aigus de ce que m'a révélé leur sexe ordinairement incompris, toujours énigmatique... (D'un ton subitement

grave.) Enfin j'en voulais venir à ceci : c'est que je m'émeus, je m'inquiète, je m'exaspère à les voir si semblables de sagesse apparente, quand je me répète que l'une d'elles, dans sa vie d'aujourd'hui, d'hier, de demain, cache la plus ténébreuse intrigue...

VIVARCE

Ah bah!... vous m'étonnez!

NESTE, avec autorité.

Non!... J'aurais gardé cette observation pour moi, si j'avais risqué de vous apprendre quelque chose.

VIVARCE

Que prétendez-vous dire?

NESTE

Que le héros de l'aventure où l'une de ces folles est engagée, c'est vous.

VIVARCE

Moi!... En vérité, je me demande dans quel esprit vous vous livrez à cette plaisanterie... et comment je dois la prendre!

NESTE

Il y a quelques nuits de cela, — à mon âge, on a de l'insomnie; et puis les cloisons de notre chalet sont minces et sonores, — je vous ai entendu descendre... passer dehors...

VIVARCE

Erreur!

NESTE

J'ai soulevé mes rideaux et je vous ai vu : le clair de lune était vif, mais vous le braviez, sans doute en pensant qu'il était plus de minuit, que tout le monde se couche ici comme les poules et devait dormir... Vous vous êtes dirigé vers cette maison. Vous avez gravi le perron qui est là. Vous n'avez eu qu'à toucher à cette porte (Il indique la porte du jardin.) pour qu'elle cédât. Et mon cœur de vieil amoureux de l'amour a frissonné lorsque, sur votre disparition, ces deux battants se sont hermétiquement rejoints. Il m'a semblé que je voyais se refermer la gueule du loup sur vous... et sur elle...

VIVARCE

Elle, qui?

NESTE

Léonore ou Giselle, l'une des deux, parbleu!... Mais laquelle?... Laquelle revient ici, dans la solitude et l'ombre des nuits, pour défaire la clôture, ôter la barre de cette porte? (Il indique de nouveau la porte du jardin.)... Depuis ce que j'ai découvert, j'ai surveillé en vain leurs allures, leurs intonations, quand elles s'adressaient à vous... Tout à l'heure encore, j'en étais jusqu'à tâcher de lire sur le visage de leurs maris : lequel?... Mais ils sont taillés sur un modèle identique : mâles rudes et loyaux, respirant la sérénité conjugale, n'ayant ni un défaut spécial à l'un ni un mérite personnel à l'autre qui différencie leur fraternité. Ils ont les mêmes titres à n'être pas trompés... ou à l'être... Quelle est celle de leurs femmes dont ce type d'homme ne fait pas totalement l'affaire?... Est-ce Giselle? est-ce Léonore? qui a le ferment d'infidèle curiosité dans son cœur, dans sa cervelle, ou dans ses flancs?... Chose indéfinissable! Éternel féminin!...

VIVARCE

Allons! vous êtes un rêveur : vous avez rêvé toute cette histoire nocturne.

NESTE

J'ai veillé jusqu'à votre retour. Il était près de cinq heures! Le soleil allait se lever, les gens aussi... Je n'obéis pas à l'envie de vous entraver, je n'ai point de jalousie sénile, croyez-moi, contre les bonheurs des jeunes gens... Mais vous savez bien quels hommes sont mes cousins! Je vois revivre sous leurs traits (Désignant un portrait.) leur aïeul, Lothaire de Gourgiran, qui fut un lion des batailles et mourut en odeur de sainteté, léguant aux indigents toute sa fortune. Toutefois, attentif de son vivant à la faire respecter dans les moindres détails, il voulut rétablir l'ancien édit qui, pour un lièvre braconné sur la seigneurie, ordonnait de crever les yeux... De pères en fils, tous les Gourgiran sont ainsi âpres dans la revendication de ce qu'ils considèrent comme étant bien à eux. Ah! ne vous laissez pas surprendre, ni vous, ni la petite amie, par celui à qui vous faites tort. Que ce mari-là se nomme Gérard ou Raymond, c'est un gaillard sanguin, bon buveur, grand mangeur, qui bâille le soir, mais qui dès le petit matin, j'imagine, est alerte et dispos... Que,

d'aventure, il pense à sa femme! C'est son bon plaisir : il veut, il vient...

VIVARCE, avec horreur.

Taisez-vous!

NESTE, interloqué.

Pardon!... je ne croyais pas être en présence d'un sentiment si exclusif. Je concevais un... attrait de personnes... dans le style du dix-huitième siècle...

VIVARCE

Vous n'êtes autorisé à rien conclure, pour un mouvement d'impatience que vous avez provoqué!

NESTE

J'ai la conviction profonde qu'avec une malheureuse enfant vous courez, tous deux peut-être, à votre perte. Voilà pourquoi j'insiste, sans me rebuter. Les faits, je sais sans vous, malgré vous, qu'ils existent : votre discrétion n'a donc rien à faire ici. Quand je vous parle dans l'intérêt vital d'une femme qui vous est chère, votre amour doit m'écouter et me répondre.

VIVARCE

Que prétendez-vous ajouter?

NESTE

Eh bien! faites un grand effort : renoncez à elle.

VIVARCE

Jamais!

NESTE

Mais vous y serez contraint un de ces jours!... Dans cette existence de campagne, si limitée en ressources, où l'on vit un peu tous comme dans une maison de verre, vous ne pouvez manquer de vous faire surprendre. Et si vous en échappez, il faudra bien alors vous séparer d'elle. Vous n'avez jamais eu, je suppose, le projet de l'enlever?

VIVARCE

Cent fois, j'ai eu ce projet!... Ou bien, plutôt que de la partager, je la menaçais à travers mes larmes et les siennes, de m'en aller seul au loin. Mais elle est mère. Je me suis heurté à une âme maternelle intraitable, et aussi trop touchante!... Finalement, c'est moi qu'elle a soumis, dompté,

attaché comme elle à son foyer... Que voulez-vous que j'examine si ma conduite est prudente, quand je n'en suis même plus à sentir ce qu'elle a de dégradant!

NESTE

Alors, je ne vois plus à vous prier que d'une chose. Avertissez-la que le hasard m'a déjà fait vous découvrir, pour qu'elle réfléchisse et se sache à la merci de tous les autres hasards de demain... Ferez-vous cela bien fidèlement?

VIVARCE

Je lui répète tout : je lui rapporterai notre entretien.

NESTE

Bientôt?

VIVARCE

Bientôt.

NESTE, avec angoisse.

Oh!... Peut-être même cette nuit?...

VIVARCE, en se détournant.

Je vous en prie!. .

NESTE, ne raisonnant plus l'irraisonnable.

Ah! jeunesse!... jeunesse!...

SCÈNE VI

NESTE, VIVARCE, LÉONORE, puis GISELLE.

LÉONORE, rentrant, devant Giselle, par la porte du jardin.

Vivarce, je vous informe que mon fils vous adore. Vous lui représentez toutes les élégances, vous êtes le but de toutes ses ambitions. Au lieu de rêver, comme les autres enfants, d'être militaire quand il sera grand, il répond à mes questions : « Je voudrais être M. de Vivarce! »

VIVARCE

Le pauvre petit!

GISELLE

Pour ce qui est de mes fils, vous les intimi-

dez plutôt... Oh! certes, ils vous admirent aussi. Mais j'ai souvent observé que, sous votre œil, ils avaient quelque chose d'un peu craintif.

VIVARCE

Ils auraient bien tort, car je les trouve charmants... comme leur mère.

SCÈNE VII

Les Mêmes, un Domestique, RAYMOND, puis GÉRARD.

LE DOMESTIQUE, entrant par la droite, second plan.

Madame a sonné?

RAYMOND, entrant par le fond, au domestique.

Non, c'est moi. Voici pour la poste. Vous n'aurez pas besoin de revenir. Fermez le côté du service en vous en allant. Nous fermerons ici, après le départ de ces messieurs.

GÉRARD, entrant par le fond.

Remettez cette lettre au facteur.

(Le domestique sort.)

GISELLE, à Neste.

Mon cousin, lisez-nous les nouvelles du jour.

NESTE, ayant déployé un journal.

Peuh! dans cette saison, tout est en vacances : les Chambres, les tribunaux, les mariages, les décès...

RAYMOND, lisant par-dessus l'épaule du marquis.

Voilà un titre sensationnel : « Terrible drame domestique. Un mari qui se fait justice. »

GISELLE, se mettant à un travail de broderie.

Lisez-nous cela!

NESTE

Ces sujets-là me répugnent... Et les détails en peuvent être choquants.

LÉONORE, ayant pris aussi un ouvrage.

Ne redoutez pas de nous choquer.

GÉRARD, grondeur.

Eh bien! Léonore?...

NESTE

Je vous obéis donc (Lisant :) « Un sieur T...,

garçon de recettes, avait été averti que sa femme le trompait. Le sieur T... essaya d'abord de surprendre les complices en train de se jouer de son honneur. N'y ayant pas réussi, il résolut de se procurer un aveu par des brutalités. La femme T... confessa qu'elle avait écouté un séducteur; mais elle repoussa l'offre d'avoir la vie sauve à condition de le désigner. Alors, le malheureux époux, s'armant d'un couteau de cuisine, se précipita sur son indigne compagne et lui ouvrit la gorge... »

VIVARCE

La brute!

GISELLE

Et cette bête de femme qui se fait égorger comme une oie!

LÉONORE

Vous n'auriez pas voulu qu'elle fît, en son lieu et place, couper le cou de celui à qui elle s'était donnée?

GISELLE

Non, certes! mais quelle rage a pu la pousser à se dénoncer elle-même?

GÉRARD

Un reste de loyauté, d'honnêteté.

GISELLE

Des scrupules devant un couteau de cuisine, devant un individu qui vous dit : « Parle un peu, que je te tue... Parle davantage, que je coure tuer ton amant!... »

RAYMOND

Ma parole! je me demande qui, de nos femmes ou de moi, perd le sens des mots!... Il y a un instant, c'était Léonore qui, pour faire entendre que la personne de l'amant était sacrée, l'appelait « l'être auquel on s'est donnée ». Maintenant, c'est le tour à Giselle de traiter « d'individu » un mari outragé, qui recourt à son droit souverain, et dont le seul tort, selon moi, est de n'avoir pas réussi également à tuer le complice.

GISELLE

Mais ta morale n'est pas seulement abominable, elle est absurde aussi! Elle méconnaît toute proportion entre les choses. Le monstre

de mari qui s'en tient à ce raisonnement : « Tu me trompes, je te tue... » est, par excellence, un monstre d'illogisme. Toi, tu vois là deux termes qui s'opposeraient indiscutablement l'un à l'autre, comme la quinine à la fièvre. Ah çà! tromper n'égale pas tuer. Tromper, c'est le mal; tuer, c'est le pire. Tuer quelqu'un, c'est se comporter en ennemi mortel; tandis qu'une femme peut être la meilleure amie de son mari et le tromper...

GÉRARD

Voilà du propre!

RAYMOND

Qu'est-ce que tu nous chantes là?

GISELLE, *prenant Léonore à témoin.*

Nous en connaissons?

LÉONORE, *souriant.*

Quelques-unes.

NESTE, *à Raymond.*

Oui, comment oses-tu soutenir la légitimité de pareils meurtres, à notre époque, après deux

mille ans de christianisme, quand il y a la séparation, et, à la rigueur, le divorce, et encore le pardon, et surtout... l'esprit!...

RAYMOND

En religion, le serment de fidélité lie jusqu'à la mort. Quant au code, qu'on a tant remanié depuis cent ans, on n'a pas touché l'article qui excuse l'époux de se faire justice : il reflète donc bien toujours la volonté de notre temps. La femme parjure qui n'a plus pour son mari qu'une âme d'hypocrisie, qui lui rapporte une bouche possédée par un autre et un corps dont les secrets se sont étalés ailleurs, cette femme-là n'est même plus digne de son nom de baptême : c'est une bête impure, c'est une chienne du diable qu'il faut abattre, avec le chien qui la suit!

LÉONORE

Quelle horreur!

GISELLE

Oh! c'est trop fort! cela dépasse tout langage permis!... Tu tranches les questions évidemment sans te les représenter. Tiens : supposons une bêtise, une énormité, supposons une faute que

j'en serais venue à commettre et toi à découvrir. Alors! pendant que je serais, eh bien, oui! je le sens, au désespoir de te causer ainsi la première douleur de notre ménage, tu oublierais tant d'années que nous aurions vécues dans l'affection? Et toi, qui n'aurais pas cessé de m'être très cher, toi, mon compagnon de tout temps...

RAYMOND

Je ne serais plus cela : je serais celui que tu aurais trompé.

GISELLE

Quoi! lorsque, par un dernier geste d'habitude, je chercherais une fois encore ta protection, tu te jetterais sur moi comme le bourreau! tu m'arracherais mon dernier souffle! tu me noierais dans mon sang!

RAYMOND

Oui.

GISELLE

Ah bien! je ne te reconnais pas de droit pareil. Si c'est dans ton code, ce n'est pas dans ma conscience. Je ne distingue plus là qu'une vilaine

bataille de la force contre la faiblesse. Et, pour m'y dérober, aucune échappatoire, ni feinte, ni ruse, ne me répugnerait, je m'en vante!

RAYMOND

Il n'y a pas de quoi te vanter!

NESTE, à Gérard.

Au moins, toi, j'augure de ton silence que la profession de foi de ton cadet t'inspire la même réprobation qu'à nous!

GÉRARD

Oh! moi, si j'avais épousé une autre femme que Léonore, d'où me fût un jour venu le déshonneur, je crois que je lui aurais laissé tout de même la vie. Mais ce que je sais, c'est que son amant, je l'aurais supprimé comme un voleur escaladant ma propriété.

VIVARCE, avec force.

A la bonne heure! Un homme tue un homme.

NESTE, d'un ton plus fort.

Un homme ne tue pas un homme.

GÉRARD

Eh bien! pourtant, celui qui me prendrait ma femme, je le tuerais sans une hésitation, comme je suis prêt à me faire tuer pour elle, ou pour défendre mon pays, mes biens... ou simplement le gibier que Raymond et moi nous avons sur nos terres.

NESTE

Moi qui ne reconnais même pas à la société le droit de mort, je crie de toute ma force que ce droit ne saurait appartenir à l'individu... Certes, je sais qu'il est inutile de discourir contre ce que les aveuglements de la passion peuvent faire tout à coup commettre... Mais je dis que vos propos à froid sur l'homicide conjugal, avec leurs allures de grands principes, ont beau être appuyés par la loi, admis par les mœurs, ils n'en prennent pas moins leur source dans l'égoïsme le plus boueux. L'homme ou la femme, les époux ou les amants, qui se décernent à eux-mêmes le mandat de justicier, ceux-là, dans la minute rouge, incarnent tous les péchés capitaux : l'orgueil, l'envie, la colère, la luxure

sombre des images qui montent au cerveau!... Si ce sont vos théories qui ont raison, alors c'est que le fond de l'âme humaine est imperfectible. On continuera à polir l'extérieur des gens et à vernir leurs aspects, pour que tout cela craque et tombe à la première secousse de l'intérêt personnel, pour que le mâle et la femelle de l'époque des cavernes réapparaissent soudain dans les temps actuels, faisant saillir, de dessous l'inanité du sourire, les éternelles dents de guerre et de proie... Mais, décidément, nous ne parlons pas le même langage. Bonsoir!

LÉONORE

Oh! vous n'allez pas déjà vous retirer?

GISELLE

Pourquoi êtes-vous si pressé?

GÉRARD

Seriez-vous vraiment froissé de nos convictions?

NESTE

Oh! pour cela, voici trop longtemps que je vous connais comme vous êtes!... Mais il y a des

moments où vous m'inspirez le besoin de prendre l'air.

GÉRARD et RAYMOND, riant.

Ha!... ha!... ha!...

NESTE

Je m'en vais respirer ma bonne amie la nature moderne, telle que le progrès l'a faite... Car, si la civilisation ne doit pas réussir à améliorer les êtres, elle a su, du moins, orner de douceur les choses. D'ici au chalet qui m'héberge, un petit coin fleurit comme par miracle, selon les retouches de Le Nôtre et d'après les indications de Watteau. Les sombres halliers ont disparu, par où jadis hurlaient ici des bandes de loups. Aujourd'hui, une allée de sable fin... des parterres... des vasques d'eau courante, et, venant quelquefois y boire, un petit oiseau à queue preste et à tête bleue... Traverser cela me remettra le cœur! A demain!

VIVARCE

Il est dix heures. Je vais suivre l'exemple du marquis.

LÉONORE

Comment! vous aussi, vous nous quittez?

RAYMOND

Si l'on vous écoutait toutes les deux, vous feriez durer nos soirées aussi tard qu'à Paris. Ici, le chant du coq doit réveiller notre cousin!... Quant à Vivarce, s'il nous fait l'amitié de préférer notre hospitalité à toute villégiature mondaine, n'est-ce pas convenu que c'est pour sa santé?... Enfin, permettez-moi d'ajouter que, Gérard et moi, nous sommes matineux comme des chasseurs.

NESTE

A quelle heure as-tu l'habitude de te réveiller?

RAYMOND

Entre six et sept heures.

NESTE, à Gérard.

Et toi, de même?

GÉRARD

A peu près, sauf quand, en me couchant, je

sais avoir à m'équiper plus tôt. Dans ce cas, j'ai en moi un instinct de coureur des bois qui me tient lieu de réveil-matin. Et Raymond est pareil.

NESTE, en feignant l'indifférence.

Est-ce que vous avez en perspective un projet de chasse particulièrement matinal ?

RAYMOND, après un signe d'intelligence à son frère.

Non.

GÉRARD

Aucun projet de chasse.

NESTE, serrant la main de Gérard.

Alors, dors bien.

GÉRARD

Mais nous allons faire les quelques pas pour vous reconduire.

NESTE

C'est inutile. (Montrant Vivarce.) J'ai de la société avec qui deviser jusque chez moi. (Serrant la main de Raymond.) Toi aussi, dors bien.

RAYMOND

Merci, mon cousin.

NESTE, à Giselle.

Bonne nuit, mignonne. (A Léonore.) Bonne nuit.

VIVARCE, serrant la main à Raymond et à Gérard.

A demain. (A Giselle.) Au revoir, madame. (A Léonore.) Au revoir, madame.

(Neste et Vivarce sortent par la porte du jardin.)

SCÈNE VIII

RAYMOND, GÉRARD, GISELLE, LÉONORE.

Raymond a déployé des volets intérieurs sur la porte du jardin. Il les assujettit au moyen d'une barre de fer transversale.

GÉRARD, à Léonore.

Tu ne remontes pas?

LÉONORE

Je reste encore un peu à travailler.

RAYMOND, à Giselle.

Et toi?

GISELLE

Je tiendrai compagnie à Léonore.

LÉONORE, plaisamment.

Ne vous y croyez pas obligée, chère madame.

GISELLE, de même.

Mais, chère madame, je m'y plais.

RAYMOND

Alors, embrassez votre mari.

(Il tend sa joue à Giselle, qui s'exécute négligemment, du bout des lèvres.)

GÉRARD, à Léonore.

Embrassez le vôtre, mieux qu'elle n'a embrassé le sien.

RAYMOND, à Giselle.

Hein! tu as entendu la leçon?

(Léonore embrasse Gérard, négligemment aussi.)

GÉRARD

Peuh! ce n'est guère enthousiaste non plus. Ça ne m'empêchera pas de m'endormir... (A Raymond.) Allons, viens te reposer.

RAYMOND

Je te suis.

GÉRARD

Bonsoir, la compagnie!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

GISELLE, LÉONORE, RAYMOND.

RAYMOND, à Giselle.

Tu boudes, mauvais petit caractère?

(Il pose un gros baiser sur la nuque de Giselle.)

GISELLE, se débattant.

Ah! tu m'agaces!

RAYMOND, éclatant de rire.

Ha!... Là!... là!... Rageuse!... (En menace comique.) Rappelle-toi ce qui t'attend si jamais tu me trompes!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X

GISELLE, LÉONORE.

GISELLE

C'est vrai que je suis furieuse!... Un mari n'a pas à faire le mignard avec sa femme quand il achève à peine de déclarer qu'il pourrait ne plus voir en elle qu'un animal immonde, à détruire!... Je sais bien que cette appréciation est conditionnelle; et, Dieu merci! je ne remplis pas la condition. Mais le langage de ce brave Raymond m'a froissée dans la solidarité qu'on éprouve instinctivement pour la personne humaine et pour les créatures de son sexe. Je n'ai pas contenu mon irritation. (Elle fait tâter sa main à Léonore.) Tenez, j'en ai encore chaud...

LÉONORE, souriant.

Calmez-vous!

GISELLE

D'ailleurs, on étouffe ici. Cela sent encore la fumée de tabac.

LÉONORE

Si vous le voulez, nous n'avons qu'à rouvrir.

GISELLE

Mais oui!... Je ne vois pas pourquoi nous nous laisserions calfeutrer de la sorte. (A Léonore qui s'est levée.) C'est vous qui vous dévouez... Allez-vous savoir?...

LÉONORE, après avoir essayé d'ôter la barre.

Ma foi, non! c'est trop dur, j'y renonce.

GISELLE, allant à la porte.

Laissez-moi opérer... Aïe!... Oui, c'est le diable!.... (Elle ouvre un des battants de la porte.) Ah! voilà qui est fait... (Revenant à sa place.) Hé! dites donc, vous ne vous êtes guère rangée à mes côtés, tandis que nos maris enfourchaient leurs

dadas!... Il est vrai que le vôtre, moins agressif que le mien, ne manifestait pas, le cas échéant, un aussi ferme propos d'occire son épouse...

LÉONORE

A l'entendre, il serait disposé à faire pis.

GISELLE

Comment cela?

LÉONORE

Admettez que, par impossible, je devienne un jour coupable, que je me fasse prendre, que mon mari applique son système de tout à l'heure, qu'il tue un bien-aimé que j'aurais, et qu'il me garde vivante... Ne me répondez pas que j'en serais quitte par le suicide : on n'a jamais la certitude que l'on pourra, soi, faire cela... Il ne suffit pas de s'en trouver l'énergie physique. Souvent, votre cœur est tenu par des grappins dont il ne saurait se dégager. Ainsi, vous avez, vous, vos enfants...

GISELLE

Certes!

LÉONORE

Moi, j'ai mon petit, que, volontairement, je ne quitterais pas plus pour m'en aller dans la mort que pour m'en aller dans la vie... Quels lendemains pour une femme si, comme c'est arrivé déjà, son mari la maintient près de lui, après l'avoir châtiée dans l'autre! Toujours voir le mort, étroitement à sa gauche, et, à sa droite, l'assassin!

GISELLE

Oh! oui!... C'est épouvantable!...

LÉONORE

Et si la maîtresse se rappelle avoir déterminé la catastrophe par quelque négligence d'attitude, par quelque imprudence de parole, le véritable assassin n'est même plus le mari, c'est elle.

GISELLE

Vous avez raison.

LÉONORE

C'est désormais devant ses yeux, à elle, que

le spectre revient avec la balafre rouge, et la tête qui fait : « Si, c'est toi! »

GISELLE, se levant.

N'avez-vous pas vu un éclair?...

LÉONORE, riant.

Non, superstitieuse!... C'est vous qui vous frappez, outre mesure, des sujets damnables que nous avons eu l'audace d'agiter. Moi, je ne crois pas aux conversations qui attireraient la foudre.

GISELLE, ayant regardé au dehors.

Le ciel est limpide. Mais la brise commence à s'élever... Ne prenons pas froid. (Elle repousse le battant de la porte et revient.) Ah! vous repliez votre ouvrage?

LÉONORE

Je n'ai plus de soie.

GISELLE

Je vais donc aussi me replier.

(Elle va vers la bibliothèque, et y prend un livre.)

LÉONORE

Vous comptez lire dans votre lit?

GISELLE

Pour m'endormir.

LÉONORE

Le fait est qu'il est encore de bien bonne heure... Me laissez-vous les revues ?

GISELLE

Parfaitement ! (Elle s'embarrasse une main de livres, l'autre main d'une lampe, tandis que Léonore fait de même. Toutes deux vont se retirer par le fond, quand Giselle voit Léonore regarder vers la porte du jardin.) Ah ! nous venons de nous rappeler ensemble que la barre n'est pas remise.

LÉONORE

En effet !

(Elles ont une hésitation pareille à se débarrasser les mains.)

GISELLE

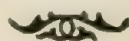
Ça va être bien du travail.

LÉONORE

Bah ! Qui voudriez-vous qui entrât ?

(Giselle répond par un geste d'assentiment ; et les deux femmes sortent en devisant.)

RIDEAU.





ACTE II

Même décor. — D'abord, l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, seul. — Il entre par le fond, en tenue de chasse, son fusil en bandoulière, une lanterne à la main. – Regardant l'heure.

Quatre heures et demie... C'est ce qui s'appelle être exact... (A la lueur de sa lanterne, il glisse deux cartouches dans les canons.) Voyons un peu quel temps il fait... (Il pose son fusil, va à la porte et s'aperçoit que la barre est retirée.) Tiens! on a déjà ouvert. Gérard sera donc descendu avant moi... (Appelant, à demi-voix, par la porte qu'il a entre-bâillée.) Laurent, tu es là?

SCÈNE II

RAYMOND, LAURENT.

LAURENT, à demi-voix.

Oui, monsieur Raymond.

RAYMOND, de même.

Tu as vu sortir mon frère?

LAURENT

Non. Je ne fais que d'arriver.

RAYMOND

Sans doute, il aura été jusqu'au chenil, pour détacher un des chiens... Tu vas aller par là. Si mon frère s'y trouve, tu reviendras tout de suite

me chercher. Sinon, ce n'est pas la peine que tu refasses encore une fois le trajet. Tu nous attendras là-bas, jusqu'à ce que nous arrivions te prendre au passage... (Laurent sort.) Ah! écoute encore... (Raymond sort à moitié de scène, sur le seuil de la maison. Sa lanterne se trouve ainsi portée au dehors, et l'obscurité se refait sur la scène.)

SCÈNE III

RAYMOND, d'abord vu de dos; VIVARCE, puis GÉRARD. Vivarce entre par le fond. Pendant qu'il écarte la portière pour passer, on voit derrière lui de la lumière, et un appel se fait entendre.

LA VOIX DE GÉRARD, encore invisible.

Hé! Raymond!

(Vivarce, ayant laissé retomber la portière, s'avance d'un pas rapide vers l'issue. Entre, par le fond, Gérard, équipé comme son frère, un flambeau à la main.)

RAYMOND

Hein! (En se retournant, il porte sa lanterne à la face de Vivarce, qui allait donner contre lui, et qui recule.) Toi! d'où diable viens-tu?

GÉRARD, survenant, à Vivarce.

Comment! c'était toi qui enjambais l'escalier, quatre à quatre, devant moi?

VIVARCE, faisant bonne contenance.

Oui. J'ai été chassé de chez moi par une crise de névralgie intolérable. J'ai imaginé que je pourrais, sans déranger personne, trouver, dans un placard du corridor, votre pharmacie de campagne...

GÉRARD

Je t'ai pris, naturellement, pour Raymond, puisque la pièce d'où je t'ai vu sortir est celle qui donne accès dans les chambres de nos femmes...

RAYMOND

Vivarce!

VIVARCE

J'étais sans lumière... Je me guidais par les échappées, çà et là, des rayons de lune... Je me suis égaré.

GÉRARD

Pourquoi n'as-tu pas répondu, quand j'ai, dans le silence, appelé à demi-voix?

VIVARCE

Je n'ai pas entendu.

GERARD, élevant le ton.

Alors, pourquoi t'es-tu sauvé en courant?

VIVARCE

J'ai été absurde, j'en conviens. Mais je venais de m'apercevoir, à la fois, que j'avais fait fausse route, et que justement je n'aurais pas dû être où mon erreur m'avait mené.

RAYMOND

Et, au lieu de t'expliquer tout bonnement avec lui, tu as jugé plus à propos de prendre la fuite?

VIVARCE

Je vous répète que les nerfs me font mal, à en grincer des dents : j'étais en mauvaise disposition pour peser telle ou telle convenance. Et,

depuis lors, vous m'interrogez ensemble sur un ton de vivacité que je commence à trouver, je vous le déclare, excessif.

RAYMOND, violemment.

Par où es-tu entré dans cette maison?

GÉRARD, de même.

Oui, par où?

RAYMOND

C'est par cette porte, puisque, quand je t'ai arrêté, tu la regagnais?

VIVARCE

Parfaitement.

GÉRARD

Tu l'as donc trouvée ouverte?

VIVARCE

Oui.

RAYMOND

Je l'avais fermée, ce soir, moi-même, de mes propres mains.

VIVARCE

Il est à croire que tu l'avais insuffisamment fermée.

RAYMOND

Non. Je suis sûr d'avoir bien clos. Il faut qu'après moi l'on ait rouvert : ainsi, tu étais attendu. Par qui?

VIVARCE

Allons donc! Qui voudriez-vous que ce fût?

GÉRARD

Ma femme, ou la sienne?

RAYMOND

Oui! oui!...

VIVARCE

En voilà assez! Je vous ai donné les explications possibles. A toute question de plus, je ne répondrai que comme à une offense.

GÉRARD

Tu ne t'en tireras pas en payant d'audace... (Il se précipite sur Vivarce.) Misérable!...

VIVARCE, à demi renversé.

Mais c'est de la folie!

RAYMOND, maîtrisant Gérard.

Il faut d'abord savoir auquel de nous il appartient.

VIVARCE, libéré de l'étreinte.

Encore une fois, vous êtes fous, tous les deux, absolument fous!

GÉRARD

Montons, chacun, droit chez notre femme. La coupable, ainsi saisie à l'improviste, est d'avance confondue! (Il fait un pas vers la portière; Léonore, la soulevant, apparaît.) Toi!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉONORE.

RAYMOND

C'est Léonore!

GÉRARD

Comment es-tu là?... Tu venais refermer la maison, après la retraite de ton amant?

LÉONORE

Oh!... Oh! non!

GÉRARD

Si ce n'est pas cela, si tu as quelque chose à alléguer, fais-le vite! très vite!

LÉONORE

Mon Dieu! Ne m'apostrophe pas de la sorte!

GÉRARD

Pourquoi te cachais-tu? Pourquoi es-tu si bouleversée?

LÉONORE

Je ne me cachais pas; j'écoutais. Je n'ai pas fui : je me suis présentée à toi. Je suis bouleversée de ce que j'ai entendu, comme vous l'êtes de ce que vous disiez... J'avais été éveillée par du bruit qui s'élevait de cette pièce. Cela pouvait être des malfaiteurs... le feu... J'ai jeté en hâte un peignoir sur mes épaules. J'ai couru vers ta chambre que tu avais désertée. De plus en plus inquiète, je suis revenue tendre l'oreille par-dessus la rampe de l'escalier. Naturellement, j'ai eu la curiosité de descendre, après avoir reconnu d'abord la voix de Raymond, puis la tienne...

GÉRARD

Et celle de Vivarce?

LÉONORE

Oui, aussi celle de Vivarce.

VIVARCE

Je vous dis...

RAYMOND, impérieusement, à Vivarce.

Toi! pas un mot!

GÉRARD

Dès que tu as compris de quoi il s'agissait, qui t'a retenue d'entrer pour protester immédiatement de ton innocence?

LEONORE

Je n'ai pas admis que je fusse accusée.

RAYMOND

Vous l'êtes, pour le moins, autant qu'une autre!

LÉONORE, à Raymond.

Je ne relève que de mon mari. De quel droit m'interpellez-vous ainsi?

RAYMOND

Je défends ma femme absente... L'homme que nous tenons, c'est vous qui l'avez accompagné jusque-là. Pendant que vous êtes à veiller, Giselle ne s'est pas émue : elle repose, elle!

LÉONORE, tendant les bras vers son mari.

Oh!

GÉRARD, à Raymond.

Qu'en sais-tu?... Nos rumeurs ont eu de quoi effaroucher ici tout sommeil. Ce qui, au contraire, pourrait plaider pour ma femme, c'est que précisément elle soit restée à proximité, comme si elle n'y voyait point de danger qui la regardât. Il lui aurait été facile de n'être pas là, non plus, en se terrant au fond de l'alcôve, la tête sous l'oreiller.

RAYMOND, troublé, allant vers le fond appeler.

Giselle!

LÉONORE, voulant remercier son mari.

Ah!... Gérard!...

GÉRARD, l'arrêtant.

Attendons!... (A Raymond.) Elle ne répond pas?

RAYMOND, appelant plus fort.

Giselle!... Giselle!...

GÉRARD

Vas-y donc!

(Raymond disparaît par le fond.)

SCÈNE V

VIVARCE, GÉRARD, LÉONORE.

LÉONORE, à Vivarce.

Profitez de l'absence de Raymond pour déclarer que ce n'est pas de chez moi que vous sortez.

VIVARCE

Mais je ne sors ni de chez vous ni de chez la femme de Raymond. Il y a une fatalité qu'ils ne veulent pas admettre! Je leur ai expliqué que...

GÉRARD

Saisis l'occasion qui t'est laissée d'en avoir fini avec moi. Sinon, ton refus d'être expli-

cite, entre nous trois, je l'interprète comme un aveu...

LÉONORE

Vivarce, donnez-lui une preuve que ce n'est pas moi!

VIVARCE

Comment?... Qu'est-ce que je puis dire?... Que voulez-vous que je fasse?

LÉONORE

Ce sera un secret éternel entre nous. Ne me laissez pas sous le coup de l'accusation!... Par pitié de la détresse où vous me voyez, parlez vite, pendant l'instant où vous pouvez encore le faire impunément... Hâtez-vous, je vous en conjure!.. Monsieur de Vivarce, je vous implore!...

VIVARCE

Vous me voyez à la torture. Je n'ai pas le pouvoir, plus que personne ici, de mettre un terme à ce cauchemar!... J'ai passé près des chambres, sans avoir franchi le seuil d'aucune!

LÉONORE

Oh! vous êtes indigne envers moi!

GÉRARD

Pourquoi es-tu si pressée de te faire innocenter par lui? Tu n'espères donc pas que Giselle soit en train, là-haut, de te disculper? Tu sais donc qu'elle n'a pas à reconnaître la chose comme étant à sa charge.

LÉONORE

J'entends encore Giselle déclarant, il y a quelques heures, qu'elle n'était pas de caractère à jamais convenir d'une pareille faute... Mais l'idée fixe qui t'aveugle te retire aussi la mémoire.

GÉRARD

Non. Je me rappelle, en effet... Mais, pourtant, tu ne supposes pas que si Giselle a trahi ses devoirs, elle pousserait l'infamie jusqu'à vouloir te compromettre à sa place?

LÉONORE

Qui sait jamais de quoi une femme peut devenir capable pour tenter de sauver son amant!

SCÈNE VI

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND

Giselle dormait.

GÉRARD

Tu en es sûr?

RAYMOND

Elle était si ensommeillée que d'abord elle ne saisissait pas le sens de mes paroles. Mais, dès qu'elle s'est rendu compte qu'il y avait eu prétexte à l'incriminer, elle a bondi... Elle vient.

LÉONORE, tendant les bras vers Gérard.

Ah!

GÉRARD

Tu es bien sûr qu'il n'a pu y avoir aucune feinte de sa part?

RAYMOND

Sur quoi te fondes-tu pour insister de la sorte?... Que s'est-on raconté ici pendant mon absence?... Est-ce que Vivarce?...

LÉONORE

Il n'a rien voulu répondre.

RAYMOND

Il semblerait cependant que vous êtes tombés d'accord sur quelque chose.

(Un temps.)

GÉRARD, marchant vers son frère.

Toi et moi, nous sommes réunis pour ne nous dire que la vérité.

RAYMOND

Bien entendu. Quoi?

GÉRARD

Eh bien! Giselle a tenu, ce soir, de fort étranges propos.

RAYMOND

A qui le dis-tu!... Malgré les apparences que je viens de voir, qui devraient me calmer, ce souvenir me hante et me harcèle!

SCÈNE VII

LES MÊMES, GISELLE.

LÉONORE

Ah!... la voici!

GISELLE

Qu'est-ce qu'on me veut? (A Gérard.) Qu'a-t-on osé dire contre moi?... Quoi?... (A Raymond.) Je ne comprends pas. Je ne peux que me taire. Je laisse la parole à ceux qui auraient à parler.

GÉRARD, à Giselle.

C'est tout? Vous pensez qu'il n'en faut pas davantage pour vous justifier? Vous croyez pouvoir vous en tenir là?

GISELLE

Oui.

RAYMOND, à Léonore.

A vous, alors!... Si la parole ne vous fait pas peur, défendez-vous!

LÉONORE

Non!

VIVARCE

Elles ont raison; elles ne doivent que du silence à votre aberration!

RAYMOND

Nous ne confronterons utilement nos femmes qu'après avoir écarté un moment celui-là. Sa présence ajoute une force à celle des deux qui se joue de nous, de concert avec lui. (A Vivarce.) Regagne ta chambre, en attendant. Depuis que tu n'es plus notre hôte, tu es notre prisonnier.

VIVARCE

Vous me retrouverez dès que vous le désirerez. Vous ne tarderez pas, j'espère, à reconnaître

votre erreur. Quand le calme sera rentré dans la maison, je reviendrai demander pardon à vos femmes de les avoir, bien innocemment, et si étourdiment, compromises!

(Il sort par la porte du jardin.)

SCÈNE VIII

GÉRARD, RAYMOND, LÉONORE, GISELLE.

GÉRARD

Sa dernière ruse ne nous fera pas prendre le change!

RAYMOND, à Giselle.

Ces détestables idées que, ce soir même, tu affichais devant nous, serais-tu seule à te dissimuler ce qu'elles ont dû prendre maintenant de signification à mes yeux?

GISELLE

Oh! Raymond! Tu ne peux pas m'en faire sérieusement un grief! J'ai été sotte, écervelée.

Mais ces choses de honte et de sang, est-ce que j'en aurais plaisanté si j'avais cru à leur existence dans nos parages ?

RAYMOND

Quels mots pourras-tu trouver qui ne me semblent pas la mise en pratique de tes théories sur le mensonge? Qu'inventeras-tu pour me soulager? Il faut que tu aies pitié de moi! Je suis loin d'être parfait, je ne me le dissimule pas. J'ai une nature brutale; mais, jusqu'à ce jour, tu n'as pas eu à en souffrir... (Avec un sanglot dans la voix.) Tu as toujours rencontré en moi un mari attentif à se surveiller, respectueux, fidèle, aimant.

GISELLE

Mais je te suis fidèle aussi!... Mais, pour que je puisse me défendre librement, sans scrupule d'aucune sorte, attends que nous soyons tous les deux.

LÉONORE, à Gérard.

Laissons-les donc!... Et, toi, pareillement, viens m'écouter.

GÉRARD

Non! Il n'y aura d'établi, de démontré, que ce qui, à nous quatre, défiera sur-le-champ toute réfutation.

RAYMOND

Certainement!... (A Giselle.) Laquelle de vous, ce soir, est remontée la dernière?

LÉONORE, à Gérard.

Nous sommes remontées en même temps.

GISELLE, à Raymond.

Que voulais-tu tirer de là?

RAYMOND

Celle qui se serait attardée seule ici l'aurait fait, évidemment, pour ôter cette barre.

GISELLE

C'est moi qui l'ai ôtée... J'ai eu le sentiment de manquer d'air. Il n'y a pas de crime, j'imagine, à vouloir respirer.

GÉRARD

La chose grave, en effet, n'est pas d'avoir ou-

vert cette porte, mais, en s'en allant, de l'avoir laissée ouverte. Qui a pris cette responsabilité ?

GISELLE

Léonore a été d'avis qu'aucun intrus n'était à craindre.

LÉONORE

Je n'aurais pas eu la force de refermer : je n'avais pas eu celle d'ouvrir.

RAYMOND, à Giselle.

Est-ce vrai ?

GISELLE

C'est vrai qu'elle a dit ne pas pouvoir... Mais, Raymond, sur la tête de nos enfants, je te jure que je n'ai rien à me reprocher !

GÉRARD, à Léonore.

Et toi, jureras-tu ?

LÉONORE

Oui.

GÉRARD

Sur quoi ?

LÉONORE

Sur ce que tu voudras!

RAYMOND, avec fureur.

Ah!

GÉRARD, aux deux femmes.

Voyons!... Dans cette atmosphère de parjure, dans cet état de guerre où tout, entre vous, est de bonne guerre, évoquez le passé, cherchez-y des indices. Que celle qui peut accuser le fasse!

GISELLE

Je ne sais rien!

LÉONORE

Nous ne savons rien!

RAYMOND

Elles pactisent pour nous berner. Ne viendrons-nous pas à bout d'arracher le secret? (A Gérard, qui se dirige vers le fond.) Où vas-tu?

GÉRARD

Chercher dans quelle chambre l'adultère s'est vautré.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

RAYMOND, GISELLE, LÉONORE.

RAYMOND

Oui! puisque l'une de vous est à nous mentir, avec l'effronterie d'une prostituée, nous ne saurions tomber au-dessous d'elle, si bas que nous entraînent des investigations de laquais!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X

LÉONORE, GISELLE.

GISELLE

Et maintenant?... Maintenant qu'il n'y a plus personne ici que l'on puisse abuser : jetez le masque!

LÉONORE

Hein?... quoi?... C'est vous qui m'attaquez dans cette première seconde où nous allions reprendre haleine!... Déjà je m'apprêtais à chercher avec vous de quel sortilège peut-être nous serions victimes ensemble!... Mais, du moment que vous n'avez pas cru à mon innocence, je ne commettrai pas la duperie de croire à la vôtre!

GISELLE

Comment voulez-vous que je vous croie innocente?... Comment me mettriez-vous dans la tête que c'est moi qui ai commis votre faute?

LÉONORE

J'admire combien vous êtes certaine qu'il y a une coupable! Et vous vous trahissez vous-même, en vous montrant si pressée d'en jeter une, moi au lieu de vous, à ces bêtes féroces!

GISELLE

Léonore, de vous à moi, toute comédie est inutile!

LÉONORE, *à voix très haute.*

Vous jouez pourtant une comédie, en ce moment. Vous calculez, sans doute, qu'on nous épie! Et c'est pour des oreilles invisibles que plaide votre promptitude à me charger, à vous décharger sur moi!

GISELLE

On ne nous écoute pas!... Et si vous le voulez, parlons tout bas... Une dernière fois, Léonore,

méritez mon pardon, ma pitié, mon assistance, par un mot de franchise!

LÉONORE, à voix basse.

Eh bien, ne pouvant être entendue que de vous seule et de moi, je vous dis que si vous n'êtes pas coupable, il n'y a pas de coupable!... Prouvez que Vivarce n'est pas votre amant; et moi, je saurai bien prouver qu'il n'a jamais été le mien... Il reste un mystère à éclaircir, une erreur abominable... Réfléchissons!... Imaginons!... Trouvons!... (A Neste, qui entre par la porte du jardin.) Ah! mon cousin!

SCÈNE XI

LÉONORE, GISELLE, NESTE.

GISELLE, à Neste.

Vivarce vous a informé?

NESTE

Oui. Ma parenté, mon âge, une conversation antérieure, me désignaient à lui pour me faire intervenir... Où en est-on?

LÉONORE

On s'accuse! On se hait! On se maudit!

GISELLE

Soyez sûre, mon cousin, que, moi, je ne crains rien pour moi!

NESTE, aux deux femmes.

Je vous en supplie : pas de lutte entre vous! Je comprends qu'ici une malheureuse défend, comme elle peut, ses suprêmes pudeurs, qu'elle travaille à épaissir les doutes qui sauvegardent encore un être aimé. Et je l'absous du triste courage qu'elle met à lancer l'accusation ou à la renvoyer, pour gagner des heures, des minutes!... Allons, ne vous raidissez pas l'une contre l'autre : aidez-moi, les premières; entr'aidez-vous... Où sont Gérard et Raymond?...

LÉONORE

Chez nous.

NESTE

Ne laissez point ces natures d'acier s'aiguiser entre elles... Ne cessez pas plus longtemps d'étourdir vos maris par des protestations. Courez les rejoindre dans vos chambres. Là est votre place, là est votre empire... Léonore, allez!

LÉONORE

Vous croyez?

(Il la pousse doucement vers la portière du fond. Elle sort.)

SCÈNE XII

GISELLE, NESTE.

NESTE

Vous aussi, Giselle, allez!

GISELLE, *résistant.*

Mais...

NESTE

Est-ce que vous appréhendez de vous retrouver aux prises avec Raymond?

GISELLE

Non pas!... Cependant, après les soupçons odieux dont il m'a outragée, il est bien naturel que j'éprouve de la répulsion à le revoir!

NESTE

Allez, vous dis-je! C'est ce que, toutes les deux, vous avez de mieux à faire... Moi, je reste dans cette salle, à portée d'un premier appel, si, vous ou elle, je vous avais envoyées, hélas! au danger. Et je garde ainsi le passage par où les hommes de là-haut peuvent marcher sur l'homme de là-bas!

(Giselle sort par le fond.)

SCÈNE XIII

NESTE, VIVARCE. Vivarce apparaît, par la porte du jardin, sur le seuil.

NESTE

Que revenez-vous faire ici?

VIVARCE

Je vous avais suivi. J'ai écouté. Je sais que, pour elle, rien n'est encore perdu, et que le temps d'agir utilement me reste peut-être encore... Chargez-vous de persuader à vos cousins qu'ils se contentent de la satisfaction que je leur apporte : je vais me tuer.

NESTE, violemment.

Qu'est-ce que vous dites?... Non! Cela ne

vous est pas permis : ce serait un aveu, ce serait reconnaître qu'il y a faute, et, par conséquent, que vous laissez, derrière vous, une complice!

VIVARCE

Le mal ne peut pas être aggravé. Si vous aviez assisté à mon interrogatoire, vous sauriez que la certitude des deux frères, contre moi, est inébranlable!

NESTE

Vous tuer! Mais, tant qu'on est vivant, il faut s'ingénier, au contraire, à ne pas mourir!... Vous tuer!... C'est un moyen de fou.

VIVARCE

Je n'ai rien de plus sage à faire. Désormais une âpre surveillance enferme la femme que j'aime. La vie sans elle ne m'est rien. Et c'est une double dette que je vais acquitter : car en me sacrifiant pour l'amour de celle qui est ma maîtresse, je me sacrifie aussi à l'honneur de l'autre, qui est mon amie.

NESTE

Est-ce que votre mort peut les tirer d'affaire

aux yeux de ces maris enragés du besoin de savoir?...

VIVARCE

Chaque minute de plus où ils me sentent encore de ce monde augmente l'obsession de leur jalousie physique. Un adoucissement leur viendra, soyez sûr, dès qu'ils ne me sauront plus, en chair et en os, tel que j'étais pour faire ce qu'ils flairent que j'ai fait.

NESTE, accablé.

C'est horrible!

VIVARCE, douloureusement.

Vous ne dites plus que c'est fou!... (Revenant à sa décision.) Écoutez donc : il faut qu'en dehors des intéressés tout le monde croie à un accident. Voici le soleil levé; le départ en chasse est plausible; je prends un fusil.

(Ses yeux se fixent sur l'arme déposée par Raymond.)

NESTE

Mon ami...

VIVARCE

Je ne dépasserai pas la lisière du parc, afin

que l'on me découvre promptement. L'opinion croira qu'en sautant un fossé j'ai maladroitement fait partir une détente. Vous voyez comme cela s'arrange naturellement. Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous... Monsieur de Neste...

(Il tend au marquis une main que celui-ci laisse tendue dans le vide.)

NESTE

Il y a ici une femme, toute mon âme me le dit, qui a le droit de savoir ce que vous prétendez faire de votre existence.

VIVARCE

Sur votre âme, au contraire, ne risquez pas de suggérer à l'une des deux belles-sœurs la désastreuse idée d'agir contre son propre salut, par faiblesse pour moi. Attendez qu'il soit trop tard. Alors, mon destin étant accompli, elle ne se devra plus tout entière qu'à elle-même, pour sauver du naufrage ses droits de mère et ses intérêts de femme.

NESTE

Mais, si la nouvelle de votre mort entrait ici

sans que la malheureuse fût seulement prévenue, comment n'aurait-elle pas une exclamation fatale, un irrésistible cri des entrailles ?

VIVARCE

Ce sera son moment difficile... Chacun a le sien... Mais j'ai vu, cette nuit, avec quelle énergie elle acceptait ce qui est fait et ne peut être défait. Sous tant de regards braqués autour de nous, ni le visage ni le mot qu'il fallait ne lui ont manqué. Je n'aurais pas compté que sa trempe morale fût si solide à l'épreuve. Je le sais maintenant. J'ai bon espoir... Allons! monsieur de Neste, ne m'objectez plus rien. Vous n'ignorez pas que je vais épargner de la besogne à vos cousins, et que j'aurai préservé votre famille d'avoir son nom dans les causes célèbres. C'est vous-même qui m'avez prédit un dénouement tragique.

NESTE

Eh bien! non, non! ce n'est pas la morale meurtrière de ces sauvages qui doit triompher! Il faut une justice ici-bas, et que nul n'y paie plus cher que ne vaut la faute!... Des sourires, des baisers, des caresses ne peuvent s'expier,

comme l'empoisonnement ou le parricide, dans le sang de ceux qui n'ont fait que de la volupté sous le ciel!... Non, humainement, je ne peux pas prêter les mains à votre mort, moi qui survis vieux, tranquille, honoré, après avoir fait pis que vous! moi qui ai trompé plus d'un mari, qui ai trompé ma femme, et qui ai cru n'avoir qu'à m'incliner quand, à son tour, elle... Ah! que me faites-vous dire!...

VIVARCE

Ne me plaignez plus. Vous n'aurez pas connu le goût de l'amour dont on meurt; et c'est moi qui vous plains!

NESTE, *l'oreille aux écoutes.*

Quelqu'un vient... Prenez garde!

VIVARCE

Adieu!

(Il prend le fusil, et s'enfuit par la porte du jardin.)

SCÈNE XIV

NESTE, GÉRARD.

NESTE, à Vivarce disparu.

Non!... Pas adieu!

GÉRARD, s'interposant entre Neste et la porte du jardin.

Avec qui parliez-vous?

NESTE, appelant toujours.

Jeune homme!

GÉRARD

C'était lui! Que cherchait-il?

NESTE

Tout à l'heure, je te raconterai. Ne m'arrête pas...

(Il essaie de passer.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND

Pourquoi ces cris?

GÉRARD, à Neste.

A la fin, expliquez-vous!

NESTE

Soit! Sachez donc l'horreur qui se prépare et n'assumez pas qu'elle soit : il est parti se tuer.

RAYMOND et GÉRARD, ensemble.

Ah!

NESTE

Mais moi, je l'empêcherai!

GÉRARD, lui barrant le passage.

De quoi vous mêlez-vous?

RAYMOND, entraînant Neste vers un fauteuil.

Vous ne nous quitterez pas.

NESTE

Quoi! vous me liez à votre crime!

RAYMOND, gardant le marquis. — A Gérard.

Va voir!... Où est-il?

GÉRARD, sur le seuil, suivant des yeux le trajet de Vivarce.

Il a dépassé la maison du garde... Il gagne le saut-de-loup... Il a disparu...

NESTE

Oh!... Au moins, jurez-moi que vos accusations incertaines qui, pour moitié, pèsent forcément sur une innocente, jurez-moi que tout le mauvais songe de cette nuit va s'enterrer avec cet homme qui retourne à la terre...

RAYMOND

Qu'est-ce que sa mort change à nos doutes?...

NESTE

Et l'exemple qu'il nous donne, le compterez-vous pour rien? Ne pouvez-vous sacrifier des soupçons obscurs et la persécution sur vos femmes, pendant que lui, l'autre! pour la délivrance de tous, sacrifie sa vie?

GÉRARD

Il reste toujours une coupable...

(On entend un coup de feu.)

NESTE

Elle est punie!... (Un silence.) Sentez-vous passer le froid de la mort, sous qui toutes les récriminations des vivants sont chétives et n'ont plus qu'à se faire muettes?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GISELLE.

GISELLE

Qu'y a-t-il?

RAYMOND

Viens!... Viens devant moi que je te regarde l'apprendre.

SCÈNE XVII

Les Mêmes, LÉONORE.

LÉONORE

Qui a tiré si près du château ?

GÉRARD, à Léonore.

Vivarce s'est tué.

GISELLE, se jetant dans les bras de son mari.

Le malheureux!

LÉONORE, s'élançant vers la porte du jardin.

Il n'est peut-être pas mort... Il faut le secourir!

GÉRARD

C'est toi qui as besoin de le revoir? C'était toi sa maîtresse!

LÉONORE

Non! encore non! Mais fais-moi place!...

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, LAURENT.

LAURENT, apparaissant, par la porte du jardin, sur le seuil.

L'ami de ces messieurs a eu un accident : la gâchette s'est engagée dans une grosse branche; il aura tiré l'arme par le canon...

NESTE, à Laurent.

Allez le relever; on vous suit.

LÉONORE, à Laurent.

Il n'est pas mort?

LAURENT

Toute la charge est venue en plein cœur.

(Il se retire.)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins LAURENT.

LÉONORE

Mort!... Il est mort!... C'est fini... Gérard, étrangle-moi : il était mon amant!

GÉRARD, marchant contre elle.

Gueuse!

(Giselle s'évanouit, à droite, sur un fauteuil.)

NESTE, voulant s'interposer.

N'es-tu pas assez vengé? Elle est la mère de ton enfant...

RAYMOND, au marquis, tout en le maintenant.

Laissez-le : il est le juge.

GÉRARD, tenant Léonore.

Je ne te tuerai pas.

LÉONORE

Par pitié! la mort!... la délivrance!

GÉRARD

Je ne te chasse pas non plus. Je te garde pour te forcer à vivre!

LÉONORE

Vivre!... oh! non!... Mais saurai-je mourir, à moi seule?

(Elle tombe, en gémissant.)

NESTE

Là-bas, un cadavre! Ici, des sanglots de captive!... Et, vous, implacables, sans doute vous vous flattez toujours d'être ainsi dans le vrai, d'être ainsi dans le bien!

RAYMOND, bas, à Giselle, qui reprend connaissance.

Pardon!... Pardonne-moi!

GÉRARD

Ce sont les hommes de notre espèce qui, à

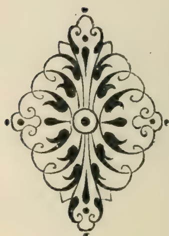
travers les temps, assurent le règne du mariage, en veillant sur lui, les armes à la main, comme sur une Majesté.

NESTE

C'est par nous autres, amis fervents et respectueux de la vie, c'est par nous pécheurs (Il relève Léonore.) qui, dans la créature, soutenons notre sœur de faiblesse, c'est par nous que finira pourtant le règne de Caïn!

RIDEAU.





Achevé d'imprimer

le trois mars mil neuf cent six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

1-3. — 4412.